

LECTURES

POUR LES

ENFANS.



LECTURES

POUR LES

ENFANS,

*Ou Choix de petits Contes également
propres à les amuser & à leur
faire aimer la Vertu.*



A LA HAYE,

Chez P. F. Gosse, Libraire de S. A. S.

M. DCC. LXXVI

Fondo Due V 57

962859



T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

<i>TOUTES les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami,</i> par M. de Voltaire.	Page 1
<i>Le moyen de couler une vie toujours heureuse,</i> par MM. de Kleist & Gessner.	10
<i>Les soins prévenans des enfans pour leurs pères,</i> par M Gessner.	15
<i>L'Enfant bien corrigé,</i> par M. l'Abbé le Monnier	19
<i>Le besoin d'aimer & d'être aimé,</i> par M. de Saint-Lambert	29
<i>Les crimes punis l'un par l'autre,</i> par le même.	33
<i>Le prix de la fidélité,</i> par M. le Tourneur,	35

TABLE DES MATIERES.

<i>L'homme bienfaisant, même après sa mort, par M. Gessner.</i>	46
<i>L'Hospitalité, par la Fontaine.</i>	53
<i>La probité récompensée, par un Anonyme.</i>	62
<i>Le bon fils, par un Anonyme.</i>	77
<i>Les malheurs de la guerre & les avantages de la paix, par M. Berquin.</i>	82
<i>Histoire d'un peuple malheureux par le crime, & heureux par la vertu, par M. de Montesquieu.</i>	88
<i>Heureux le père d'un si bon fils, par M. Gessner.</i>	105
<i>La Saignée, par M. Garnier.</i>	109
<i>Le petit Berger bienfaisant, par M. Berquin.</i>	136
<i>La mauvaise mère & le bon fils, par M. Marmontel.</i>	144
<i>Le courage de l'amitié, par M. d'Arnaud.</i>	167
<i>La tendresse filiale, par M. Berquin.</i>	176



LECTURES

P O U R

LES ENFANS.

*Toutes les grandeurs de ce monde ne
valent pas un bon ami.*

JEANNOT & COLIN apprenoient à lire chez le Magister du même Village *Jeannot* étoit fils d'un Marchand de mulets, & *Colin* devoit le jour à un brave Laboureur. Ces deux jeunes enfans s'aimoient beaucoup, & ils avoient ensemble les petites familiarités dont on se ressouvient toujours,

A

avec agrément , quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Le temps de leurs études étoit sur le point de finir , quand un Tailleur apporta à *Jeannot* un habit de velours à trois couleurs , avec une veste de Lyon , de fort bon goût : le tout étoit accompagné d'une lettre à Monsieur de *la Jeannotière*. *Colin* admira l'habit , & ne fut point jaloux ; mais *Jeannot* prit un air de supériorité qui affligea *Colin*. Dès ce moment , *Jeannot* n'étudia plus , se regarda au miroir , & méprisa tout le monde. Quelques temps après , un Valet-de-Chambre arrive en poste , & apporte une seconde lettre à Monsieur le Marquis de *la Jeannotière*. C'étoit un ordre de Monsieur son père de faire venir Monsieur son fils à Paris. *Jeannot* monta en chaise , en tendant la main à *Colin* , avec un sourire de protection assez noble. *Colin* sentit son néant , & pleura. *Jeannot* partit dans toute la pompe de sa gloire.

Il faut savoir que Monsieur *Jeannot* le père, à force d'intrigues, avoit acquis assez rapidement des biens immenses dans les entreprises. Bientôt on ne l'appela que Monsieur de *la Jeannotière*. Il y avoit même déjà six mois qu'il avoit acheté un Marquisat, lorsqu'il retira de l'école Monsieur le Marquis son fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de complimens à son ancien camarade. Le petit Marquis ne lui fit point de réponse. *Colin* en fut malade de douleur.

Monsieur de *la Jeannotière* vouloit donner une éducation brillante à son fils; mais Madame la Marquise ne voulut pas qu'il apprît le latin, parce qu'on ne jouoit la Comédie & l'Opéra qu'en françois. Elle empêcha aussi qu'on ne lui apprît la géographie, parce que, disoit-elle, les Postillons sauroient bien trouver, sans qu'il s'en em-

barassât, le chemin de ses Terres. Après avoir examiné de cette manière toutes les sciences utiles, il fut décidé que le jeune Marquis apprendroit à danser.

On imagine bien qu'éloigné de toutes les études qui doivent occuper un jeune homme, il fut bientôt conduit, par l'oisiveté, dans le libertinage. Il dépensa des sommes immenses à rechercher de faux plaisirs, pendant que ses parens s'épuisoient encore davantage à vivre en grands Seigneurs.

Une jeune veuve de qualité, qui n'avoit qu'une fortune médiocre, voulut bien se résoudre à mettre en sûreté les grands biens de Monsieur & de Madame de la Jeannotière, en se les appropriant, & en épousant le jeune Marquis. Une vieille voisine proposa le mariage. Les parens éblouis de la splendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la proposition. Tout étoit déjà prêt pour les noces, & le

jeune Marquis, aux genoux de sa belle veuve, recevoit déjà les complimens de leurs amis communs, lorsqu'un Valet-de-Chambre de sa mère arrive tout effaré. Voici bien d'autres nouvelles, dit-il ! Des Huissiers déménagent la maison de Monsieur & de Madame. Tout est saisi par des créanciers ; on parle de prise-de-corps, & je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages. Voyons un peu, dit le Marquis, ce que c'est que ça. Oui, dit la veuve, allez punir ces coquins, allez vite. Il y court, il arrive à la maison. Son père étoit déjà emprisonné. Tous les Domestiques avoient fui chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avoient pu. Sa mère étoit seule, sans secours, sans consolation, noyée dans les larmes. Il ne lui restoit rien que le souvenir de sa fortune & celui de ses folles dépenses.

Après que le fils eut long-temps pleuré avec sa mère, il lui dit enfin :

ne nous désespérons pas. Cette jeune veuve m'aime éperduement. Elle est plus généreuse encore que riche. Je réponds d'elle. Je vais la chercher, & je vous l'amène. Il retourne donc chez sa maîtresse. Quoi c'est vous, lui dit-elle, Monsieur de la Jeannotière? Que venez-vous faire ici? Abandonne-t-on ainsi sa mère? Allez chez cette pauvre femme, & dites-lui que je lui veux toujours du bien. J'ai besoin d'une Femme-de-Chambre, & je lui donnerai la préférence.

Le Marquis stupefait, la rage dans le cœur, alla chez ceux qu'il avoit vus venir le plus familièrement dans la maison de son père. Ils le reçurent tous avec une politesse étudiée, & en ne lui donnant que de vagues espérances. Il apprit mieux à connoître le monde dans une demi-journée que dans tout le reste de sa vie.

Comme il étoit plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une

chaise roulante à l'antique, espèce de tombereau couvert, avec des rideaux de cuir, suivi de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avoit dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu. C'étoit un visage rond & frais, qui respiroit la douceur & la gaieté. Sa petite femme brune & assez grossièrement agréable, étoit cahotée à côté de lui. La voiture n'alloit pas comme le char d'un petit maître. Le voyageur eut tout le temps de contempler le Marquis immobile, abymé dans sa douleur. Eh mon Dieu, s'écria-t-il ! je crois que c'est là *Jeannot*. A ce nom le Marquis lève les yeux : la voiture s'arrête. C'est *Jeannot* lui même, c'est *Jeannot*. Le petit homme rebondi ne fait qu'un saut, & court embrasser son ancien camarade. *Jeannot* reconnut *Colin*. La honte & les pleurs couvrirent son visage. Tu m'as abandonné, lui dit *Colin* ; mais tu as beau être grand Seigneur,

je t'aimerai toujours. *Jeannot* confus & attendri lui conta en sanglottant une partie de son histoire. Viens dans l'Hôtellerie où je loge me conter le reste, lui dit *Colin*. Embrasse ma petite femme, & allons dîner ensemble.

Ils vont tous trois à pied, suivis du bagage. — Qu'est-ce donc que tout cet attirail ? Vous appartient-il ? — Oui, tout est à moi & à ma femme. Nous arrivons du pays. Je suis à la tête d'une bonne Manufacture de fer étamé & de cuivre. J'ai épousé la fille d'un riche Négociant en ustensiles nécessaires aux grands & aux petits. Nous travaillons beaucoup, Dieu nous bénit ; nous n'avons point changé d'état, nous sommes heureux, nous aidons notre ami *Jeannot*. Ne sois plus Marquis ; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays, je t'apprendrai le métier, il n'est pas bien difficile. Je te mettrai de part, & nous

vivrons gaiement dans le coin de terre où nous sommes nés.

Jeannot éperdu se sentoît partagé entre la douleur & la joie, la tendresse & la honte; & il se disoit tout bas : tous mes amis du bel air m'ont trahi, & *Colin* que j'ai méprisé, vient seul à mon secours. Quelle instruction ! La bonté d'âme de *Colin* développe, dans le cœur de *Jeannot*, le germe du bon naturel que le monde n'avoit pas encore étouffé. Il sentit qu'il ne pouvoit abandonner son père & sa mère. Nous aurons soin de ta mère, dit *Colin*; & quant à ton bon-homme de père, qui est en prison, j'entends un peu les affaires, & je me charge des siennes. Il vint effectivement à bout de le tirer des mains de ses créanciers. *Jeannot* retourna dans sa patrie avec ses parens, qui reprirent leur première profession. Il épousa une sœur de *Colin*, laquelle étant de même humeur que le frère, le rendit

très heureux. Et *Jeannot* le père, & *Jeannot* la mère, & *Jeannot* le fils, virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

*Le moyen de couler une vie toujours
heureuse.*

MÉNALQUE étoit bien vieux. Déjà les ans avoient penché sa tête ombragée de cheveux argentés, & il avoit besoin d'un bâton pour rassurer ses pas chancelans. Ménalque avoit travaillé, il avoit fait le bien; & tranquille & serein, il attendoit désormais le sommeil du tombeau. La bénédiction du Ciel étoit répandue sur ses enfans. Il leur avoit donné de nombreux troupeaux & de riches pâturages. Aussi, tous s'étudioient à l'envi à embellir ses vieux jours, & à lui rendre les soins qu'il avoit eus de leur jeunesse.

Mais l'amusement le plus cher à ce bon vieillard , c'étoit lorsque les enfans de ses enfans venoient folâtrer au tour de lui. Arbitre de leurs jeux , il jugeoit leurs petits différends , & lui-même faisoit leurs jouets. Sans cesse ils accouroient en criant : oh ! fais-nous ceci , & puis encore cela. Quand ils l'avoient obtenu , ils se précipitoient à son cou ; ils fautoient de joie , & le vieillard sourioit à leurs transports. Il leur apprenoit à tailler le jonc , à en faire des flûtes & des chalumeaux. Il leur enseignoit les airs qui appellent les brebis & les chèvres au pâturage , & ceux qui les ramènent au bercail. Il composoit pour eux des chansons. Les petits les chantoient , les plus grands les accompagnoient de la flûte. Quelquefois encore il leur racontoit quelque histoire intéressante. Alors on les voyoit assis à terre , ou sur le seuil de la porte , tous la bouche entrouverte

& les yeux attachés sur ses lèvres.

Un soir il étoit monté dans sa barque avec un de ses petits-fils, &, cotoyant la mer, il étoit allé poser des filets dans les roseaux qui bordent de toutes parts le rivage de plusieurs petites îles. Déjà le soleil, sur son déclin, commençoit à se plonger dans la mer, & l'onde & le Ciel paroisoient tout en feu.

Que tout ce qui nous environne est beau ! s'écria le jeune enfant, instruit par Ménalque à remarquer les beautés de la nature. Que tout ce qui nous environne est beau ! O mon père, que j'ai de plaisir en ce moment !

Tu as du plaisir, lui dit Ménalque ; eh bien tu en auras toujours, si tu conserves l'innocence de ton cœur. O mon cher fils ! bientôt je te quitterai ! bientôt j'abandonnerai cette belle contrée, pour recevoir dans des régions encore plus belles, la récompense de la probi-

té! Ah! demeure toujours fidèle à la vertu, pleure avec l'affligé, & donne de ton pain à l'indigent. Contribue, autant qu'il est en ton pouvoir, au bien être de tes semblables: sois laborieux, élève ton esprit vers le Maître de la nature, à qui les vents & les mers obéissent, qui gouverne tout pour le bien de l'Univers. Choisis plutôt la mort que de consentir au crime. C'est en pensant ainsi, ô mon fils! que j'ai vu mes cheveux blanchir au milieu de la joie. Et quoique j'aie déjà vu quatre-vingt fois fleurir le bocage qui entoure notre cabane, cependant mes années nombreuses se sont écoulées comme un jour serein du printemps, au milieu des plaisirs les plus doux. J'ai effuyé, il est vrai, quelques malheurs. Lorsque ta mère expira, mes yeux versèrent un torrent de larmes; on crut long-temps que je descendrois avec elle dans son tombeau. Souvent aussi l'orage m'a surpris au milieu de la mer, dans

ma barque légère. Je voyois le vent de la tempête plongeant ses ailes dans les ondes, les secouer ensuite dans les airs, & me couvrir d'un effroyable déluge, tandis que les vagues entrouvertes sembloient prêtes à m'engloutir. Mais bientôt la fureur des vents s'apaisoit, l'onde calmée me montrait de nouveau l'image du Ciel, & le calme & la joie rentroient dans mon cœur. Maintenant le tombeau m'attend, je ne le crains point. Le soir de ma vie sera aussi beau que l'ont été le matin & le midi. O mon fils ! sois bon, sois vertueux, & tu seras heureux comme moi, & la nature aura sans cesse des charmes pour toi.

Le jeune homme se pencha sur le sein de Ménalque, en lui disant : non, non mon père, tu ne mourras pas sitôt, le Ciel te conservera encore pour ma consolation. Et bien des larmes coulèrent de ses yeux. Pendant ce temps leurs filets se trouvèrent tendus. La nuit sortant peu-à-peu du sein de la mer, ils

voguèrent doucement vers leur cabane.

Philète mourut bientôt : son fils vertueux le pleura long temps, & jamais cette soiréc ne lui sortit de l'esprit. Un saint tressaillement le faisoit quand l'image de son père se présentoit à son âme. Il suivit toujours les instructions du respectable vieillard. Le Ciel répandit ses bénédictions sur ses travaux. Il vécut long temps, & sa vie ne lui parut aussi qu'un long printemps.

Les soins prévenans des enfans pour leurs pères.

M Y R T I L E.

DÉJÀ, ma sœur, si matin ! A peine le coq matineux a-t-il salué l'aurore, & déjà tu cours dans la rosée. Quelle fête prépares-tu donc aujourd'hui, & pourquoi as-tu si matin rempli ta corbeille de fleurs ?

D A P H N É.

Te voilà, mon cher frère, bon jour. D'où viens-tu pendant l'humidité du matin? Quel ouvrage as-tu entrepris dès la pointe du jour? Pour moi je suis venue ici chercher des violettes, du muguet, des roses; & pendant que notre père & notre mère dorment encore, je vais les surprendre sur leur lit. Ils se réveilleront en respirant ces doux parfums, & se réjouiront quand ils se verront entourés de fleurs.

M Y R T I L E.

Pour moi, ma sœur, écoute: tu fais bien qu'hier au coucher du soleil, comme notre père tournoit les yeux vers le côteau sur lequel il se repose souvent, il disoit: Oh! quel plaisir s'il y avoit là un berceau qui pût nous recevoir sous son ombre! Je l'entendis, & je fis comme si je ne l'avois pas entendu. Mais long-temps avant le lever du soleil, je

fais venu ici, j'y ai construit un berceau, & j'ai attaché à l'entour les branches pendantes des coudriers. Regarde, ma sœur, l'ouvrage est achevé. Ne me décèle pas, jusqu'à ce que lui-même l'ait apperçu. Que ce jour va être heureux pour nous!

D A P H N É.

O mon frère! comme il sera surpris agréablement, quand il appercevra de loin le berceau! Je m'en vais à l'instant. Je vais me glissier légèrement auprès du lit de mes parens, & répandre ces fleurs autour d'eux.

M Y R T I L E.

Lorsqu'ils se réveilleront au milieu de de ces doux parfums, ils se regarderont avec un souris tendre, & diront: C'est Daphné qui a fait ceci! Où est-elle cette enfant? Avant que nous fussions éveillés, elle étoit occupée de nos plaisirs.



D A P H N É.

Eh vraiment, quand notre père de sa fenêtre verra le berceau ! Me trompé-je, dira-t-il alors ? Voilà un berceau sur le haut de la colline. Sûrement c'est mon fils qui l'a construit. Qu'il soit béni mon fils ! Le repos de la nuit ne l'a pas empêché de songer à réjouir notre vieilleffe. Alors, mon frère, le jour entier sera pour nous un jour de délices ; car celui qui commence la journée par une bonne action, est assuré de trouver du plaisir dans tout ce qu'il aura à faire.



L'Enfant bien corrigé.

Le pauvre Nicolas , tout courbé sous le poids

D'un énorme fagot , s'en revenoit du bois

Un soir beaucoup plus tard qu'il n'avoit de coutume.

En marchant il disoit , d'un ton plein d'a-
mertume :

“ La bonne Marguerite est bien triste à présent ;
Elle s'inquiète , elle pleure :

Chaque moment

Lui paroît long , long comme une heure.

Antoine est triste aussi. C'est un si bon enfant :

C'est tout le portrait de sa mère.

Si les Dieux nous aident , j'espère

Qu'il sera tendre & bienfaisant.

Cet espoir est bien doux. Mais voici que
j'approche ;

Ils seront consolés quand ils me reverront.

Comme ils seront joyeux ! Comme ils m'em-
brasseront !

S'ils me faisoient quelque reproche ,

Je leur dirai pourquoi j'ai tardé si long temps ;

Au lieu de m'en vouloir, ils feront bien contents,,.

Tout en raisonnant de la sorte,

“ Nicolas arrive à sa porte.

Il entre, il voit sa femme assise auprès du lit;

Sur la traverse de sa chaise

Sa tête est renversée; elle pleure & gémit:

Son fils est à genoux; il tient, il presse, il
baise

Sa main qu'elle paroît vouloir lui retirer.

“ Cessez, dit Nicolas, cessez de soupirer:

Me voilà bien portant. . . . Est ce ainsi
qu'on m'embrasse?

Vous ne me dites rien? Mon fils, tu ne viens
pas

Te jeter dans mes bras?

Une caresse me délasse:

Tu le fais bien; viens donc! Ils veulent me
punir.

Ne boudez plus: tenez, mettez-vous à ma
place;

Voyez si je devois plutôt m'en revenir.

J'avois fait mon fagot; je sortois du bocage;

Il n'étoit pas encore absolument bien tard,

Quand j'y vois arriver un malheureux vieillard.

Il est, je crois, de ce Village

Que par notre fenêtre on apperçoit là-bas.

Il se traînoit à peine. A voir votre démarche,

Lui dis-je, Patriarche,

Vous semblez déjà las.

Il me répond par un hélas !

Qui me fait grand pitié. Vite, je prends ma
hache,

Je lui coupe un fagot ; je ne le fais pas gros ;

Il ne l'eût pas porté : de deux harts je l'at-
tache,

Et le mets sur son dos.

Il me remercie & me quitte.

Je veux doubler le pas pour arriver plus
vite ;

La neige tient à mes sabots,

Et m'empêche. . . . Mais quoi ! ma chère
Marguerite,

Encore des soupirs, encore des sanglots !

Tu ne pardonnes point ? Tu ne m'aimes donc
guère ?

Je ne l'aurois pas crû. Marguerite, à ces
mots,

Le prenant par la main , lui dit : " Malheureux
père ,

Pourrois-tu desirer d'être aimé de la mère
Du fils le plus méchant ?

— Antoine méchant ! Lui ! Non , non son ca-
ractère

Est bon ; je le connois ; il est encore enfant ,
Il aime à folâtrer , c'est le droit de son âge :

Mais laisse faire , en grandissant
Il fera bon & sage.

— Dis plutôt cruel. — Non , je le promets
pour lui.

Antoine tu devrois le promettre toi-même
Et tâcher d'appaîser une mère qui t'aime.

Mais approche , dis-moi : qu'as tu fait au-
jourd'hui

Pour la fâcher ? Réponds , puisque je le de-
mande. . . .

Vous vous cachez , mon fils , la faute est donc
bien grande.

— Très-grande , cher époux ; mais il en est
honteux ,

C'est bon signe. — Dis moi ce que c'est.
— Tu le veux ,

Tu seras fâché de l'entendre ;
 Mais enfin tu le veux , tu le sauras. Ce soir ,
 Comme il m'ennuyoit de t'attendre ,
 J'ouvrois de temps en temps la porte , & j'allois voir

Si tu venois ; une fauvette
 Entre avec moi dans la maison.
 Puis se blottit sur la couchette.
 Elle grelottoit. La saison
 Est pour cela bien assez dure.
 Je la réchauffois dans mon sein ,
 De mon haleine & sous ma main ,
 Lorsque je vois entrer la fille de couture ,
 La petite Babet. La pauvre créature ,
 En tombant sur des échalas ,
 Dans sa vigne , ici près , s'est déchiré le bras.
 Elle pleuroit , & sa blessure
 Saignoit beaucoup. Ce n'est pas moi
 Qu'elle demandoit ; c'étoit toi.
 Voyant que tu tardois , & qu'elle étoit pressée ,

Comme j'ai pu , je l'ai pansée.
 Pour la panfer , j'ai pris
 Le baume du pot gris :

Est-ce bien celui-là ? Me serois-je trompée ?
— C'est bon. Après ? — Tandis que j'étois occupée.

A tout cela, ton fils, à qui j'avois donné
La fauvette à tenir, dans un coin s'est tourné,
Et puis.... — Achève donc. — Et puis il
l'a plumée.

— Quoi plumée ? — Oui, par tout le
corps,

Hors les ailes pourtant. La porte étoit fermée,
Il a bien su l'ouvrir pour la mettre dehors :

Elle a volé, la malheureuse ;
Elle voloit en gémissant.

J'entendois sa voix douloureuse
Qui me saignoit le cœur..... Nous aurons un
méchant.

Juge ce qu'il fera, s'il devient jamais grand.
Voilà, mon bon ami, ce qui me désespère.
Aurois-tu fait ce'a quand tu n'étois qu'enfant ?

Moi qui disois à tout instant :
Mon cher Antoine aura la bonté de son père.
Aussi je l'aimois trop. Que Dieu m'en punisse bien !
— Vas, vas, console toi, ma chère,
Sèche tes pleurs, & ne crains rien.

Il est là haut une justice

Aux bons parens toujours propice.

S'il doit être un méchant, les Dieux nous l'ô-
teront.

Non, jamais ils ne permettront....

Approche-toi, mon fils, viens, viens que je
t'embrasse,

Que je t'embrasse, hélas ! pour la dernière
fois.

Tu fais bien de pleurer : je pleure aussi, tu
vois.

Mets ta main sur mon cœur ; tiens, c'étoit là
ta place ;

Car je t'aimois, Antoine, & c'étoit mon bonheur.

Je ne t'aimerai plus. . . . Oh, si fait, j'ai
beau dire,

Je t'aimerai toujours : ce sera ma douleur.

Ciel ! j'aimerois donc un. . . . J'ai peur de te
maudire

Il faut les ramasser les plumes de l'oiseau,

Et les pendre à ce soliveau.

Ramasse-les, ma femme.

Quand nous l'aimerons trop, nous les regar-
derons ;

En les regardant , nous dirons :
Il ne faut point aimer une aussi méchante ame.
Ce pauvre oiseau , mon fils (reste sur mes
genoux)
Ce pauvre oiseau , crois-tu que la seule froidure
L'ait amené chez nous ?
Non , c'est l'Auteur de la nature ,
Qui le mettoit entre nos mains.
C'étoit nous ordonner de lui sauver la vie ;
Il prend soin des oiseaux tout comme des hu-
mans.
Et vous l'avez plumé ? S'il me prenoit envie
De vous envoyer nud passer la nuit au froid ,
Vous m'en avez donné le droit ,
Vous n'auriez point à vous en plaindre.
Mais je serois méchant , je vous ressemblerois.
Et plus que vous j'en souffrirois.
Ne tremble point , mon fils , vas , tu n'as rien
à craindre ,
Car je sens que je t'aime , & t'aimerai toujours.
J'espérois que dans la vieillesse
De ta mère & de moi , tu serois le secours ,
Et tu vas abréger nos jours
Par les chagrins & la tristesse.

— Ah maman ! Ah papa ! baissez-moi de bon cœur !

Non, vous ne mourrez pas de chagrin, de douleur :

Tout le bien que je pourrai faire,
Je vous promets, je le ferai.

Je serai bon enfant, je vous ressemblerai.

Aisément un père, une mère
Se laissent attendrir. Antoine eut son pardon.

Il tint sa promesse, il fut bon.

Il fut si vertueux, si sage,

Qu'on le montrait dans le canton,

A tous les enfans de son âge.

Un jour qu'il regardoit tristement au plancher,

La mère qui le vit alla prendre une échelle.

Monte, mon fils, monte, dit-elle,

Et vas promptement détacher

Les plumes de l'oiseau : c'est-là ce qui t'afflige ;

Jette les au feu, ne crains rien :

Ton père le veut bien.

Tu le veux, n'est-ce pas ? — Oui. — Jette-les, te dis-je,

Et qu'il n'en reste aucun vestige.
Non maman, je les garderai;
A mes enfans, si Dieu m'en donne,
En pleurant je les montrerai.
En même temps je leur dirai:
Un jour je fus méchant, & maman fut trop
bonne.



Le besoin d'aimer & d'être aimé.

LE Visir Azamet avoit plu, dans sa jeunesse, au Sultan Mahmoud, qui l'éleva aux premières Dignités de l'Empire. Dès qu'Azamet fut en place, il voulut réformer les abus ; mais les Grands & les Imans le perdirent dans l'esprit du Prince, & même du peuple.

Privé de ses biens & sans amis, Azamet se retira dans les rochers du Korafan. Là il vivoit seul dans une petite cabane qu'il avoit construite, & il cultivoit un petit terrain au bord d'un ruisseau.

Il y avoit deux ans qu'il vivoit dans cette solitude, lorsque le sage Usbeck découvrit sa retraite. Les conseils vertueux d'Usbeck n'avoient pas peu contribué à la perte du Visir. Le sage qui

n'avoit point oublié son ami dans sa disgrâce, partit pour le Korasan.

Usbeck n'étoit plus qu'à un parasange de la cabane du Ministre, lorsqu'il le rencontra. Ils se reconnurent, ils s'embrassèrent; le sage versoit des larmes, le visage d'Azamet étoit riant, son front étoit serein, & la joie étoit dans ses yeux. Béni soit l'Éternel qui donne de la force aux malheureux, dit Usbeck! Celui qui possédoit une belle maison dans les riches plaines de Ghilem, est content d'habiter une cabane dans les rochers du Korasan. O Azamet! Ta vertu t'a suivi dans ces déserts, elle te console d'avoir perdu les roses d'Herat, les turquoises de Nishapour, & les soies de Mezendran; mais a-t-elle pu te consoler de vivre seul? Il faut des compagnons à ceux même qui n'ont point d'amis. Quelle solitude n'est pas un tombeau?

Ils approchoient cependant de la cabane d'Azamet, où il n'étoit pas ren-

tré depuis le matin. Ils entendirent le hennissement d'un jeune cheval qui venoit en bondissant à leur rencontre. Quand il fut auprès du Visir, il le caressa & marcha devant lui en sautant & en hennissant.

Usbeck vit accourir d'une prairie voisine, deux belles genisses qui passèrent & repassèrent devant Azamet. Elles sembloient lui offrir leur lait & présenter leur tête à son joug. Elles se mirent à sa suite. A quelques pas de là, deux chèvres suivies de leurs petits chevreaux, descendirent d'un rocher; elles témoignèrent par leurs cabrioles, la joie de revoir leur maître qu'elles accompagnèrent en badinant autour de lui.

Bientôt du fond d'un petit verger couvert de jeunes arbres, sortirent quatre ou cinq moutons; ils bêloient, ils bondissoient & léchoient les mains d'Azamet, qui leur rendoit leurs caresses en souriant. En même temps

quelques pigeons vinrent se poser sur la tête & sur ses épaules. Il entroit dans le petit verger qui environnoit sa cabane, lorsqu'un coq l'aperçut & fit un cri de joie, & à ce cri plusieurs poules, en coquetant, vinrent augmenter son cortège.

Mais les démonstrations de joie & d'amour de tous ces animaux n'égalent point celles de deux jeunes chiens blancs qui attendoient Azamet à sa porte. Ils ne venoient point au-devant de lui, & sembloient vouloir lui montrer qu'ils gardoient fidèlement sa demeure qu'il leur avoit confiée; mais au moment qu'il entra, ils l'accablèrent des caresses les plus vives. Ils rampoient autour de lui, ils se jetoient à ses pieds, ils les léchoient. A la moindre caresse que leur faisoit leur maître, ils s'élançoient, ils faisoient de longs circuits autour de la cabane, en courant & en aboyant de toute leur force. L'excès du plaisir

leur donnoit de la folie : ils revenoient bien vite tout hors d'haleine s'étendre encore aux pieds d'Azamet. Usbeck sourioit à ce spectacle. Eh bien ! lui dit le Vifir, tu me vois tel que j'ai été dès mon enfance, l'ami des êtres sensibles. J'ai voulu faire le bonheur des hommes, ils se sont opposés à mes desseins. Je rends ces animaux heureux, & je jouis de leur reconnoissance. Tu vois qu'enfermé dans les rochers du Korasan, j'ai des compagnons, & que ma solitude n'est pas un tombeau. Je vis encore, ô mon cher Usbeck ! Je vis encore, j'aime & je suis aimé.

Les crimes punis l'un par l'autre.

TROIS hommes voyageoient ensemble : ils rencontrèrent un trésor, & ils le partagèrent. Ils continuèrent leur

route en s'entretenant de l'usage qu'ils feroient de leurs richesses. Les vivres qu'ils avoient portés étoient consommés, ils convinrent qu'un d'eux iroit en acheter à la Ville, & que le plus jeune se chargeroit de cette commission; il partit.

Il se disoit en chemin: me voilà riche; mais je le serois bien davantage, si j'avois été seul quand le trésor s'est présenté. Ces deux hommes m'ont enlevé mes richesses: ne pourrois-je pas les reprendre? Cela me seroit facile; je n'aurois qu'à empoisonner les vivres que je vais acheter. A mon retour, je dirois que j'ai dîné à la Ville; mes compagnons mangeroient sans défiance, & ils mourroient. Je n'ai que le tiers du trésor, & j'aurois le tout.

Cependant les deux autres voyageurs se disoient: nous avons bien affaire que ce jeune homme vînt s'affocier à nous; nous avons été obligés de partager le trésor avec lui: sa part auroit augmen-

té les nôtres, & nous serions véritablement riches. Il va revenir, nous avons de bons poignards.

Le jeune homme revint avec des vivres empoisonnés. Ses compagnons l'assassinèrent; ils mangèrent; ils moururent, & le trésor n'appartint à personne.

Le prix de la fidélité.

UN Roi de Perse eut le génie de se douter que ses flatteurs pouvoient mentir. Il résolut de s'éloigner quelque temps de sa Cour, & voulut parcourir les campagnes & les Provinces, sans être connu; curieux d'observer son peuple dans sa simplicité naturelle, & de le voir agir & parler en liberté. Dans ce dessein, il ne prit pour l'accompagner que celui de ses courtisans qu'il connoissoit le plus sincère, & ils parcoururent ensemble dif-

férons Villages. Le Prince vit ces simples habitans dansant & folâtrant, & se livrant, avec une naïve joie, à mille amusemens innocens. Il fut charmé de trouver si loin de sa Cour, des plaisirs si faciles & si tranquilles. Un jour qu'il avoit gagné un grand-appétit à une longue promenade, il entra pour dîner dans une de ces humbles chaumières, & il trouva que la nourriture grossière qu'on lui offrit, flattoit plus agréablement son goût, que tous les mets délicats dont on chargeoit sa table.

Traversant, un autre jour, une prairie émaillée de fleurs, & qu'arrosait un petit ruisseau, il apperçut sous l'ombre d'un ormeau, un jeune Berger jouant de la flûte près de son troupeau qui païssoit. Il lui demanda son nom, & apprit qu'il s'appeloit Alibée, que ses parens demeuroient dans le hameau voisin. Ce jeune homme avoit une figure belle sans être effé-

minée , il étoit plein de vivacité sans étourderie ni pétulance : il ne se croyoit supérieur en beauté , ni en esprit , aux autres Bergers du canton. Sans éducation , ses idées s'étoient étendues & cultivées d'elles-mêmes. Le Roi eut un entretien avec lui , & fut charmé de sa conversation. Il apprit de sa franchise bien des choses qui intéressoient l'état de son peuple , & que ne lui avoient jamais dit ses courtisans. Il sourioit quelquefois en voyant la simplicité ingénue de ce jeune homme , qui disoit librement sa pensée , sans ménager personne. „ Je vois bien , dit le Monarque , en se tournant du côté de son Confident , que la nature n'est pas moins belle , & ne plaît pas moins dans les dernières conditions de la vie , que dans les rangs les plus élevés. Jamais Prince ne me parut plus aimable que ce jeune Berger qui vit avec son troupeau. Quel père ne se trouveroit pas heu-

reux d'avoir un fils d'une aussi belle figure & d'une âme aussi sensible! Je suis sûr qu'une éducation savante perfectionnera singulièrement son esprit, & développera mille talens qui me feront utiles". En conséquence, le Monarque emmena avec lui Alibée, résolu de le faire instruire dans toutes les sciences & dans tous les arts agréables qui peuvent orner l'esprit.

A sa première entrée à la Cour, Alibée fut ébloui de son éclat & de tous les objets brillans si nouveaux pour lui. Ce changement de fortune si subit & si imprévu, fit quelque effet sur son âme & sur son caractère. Au lieu de sa houlette, de sa flûte, & de ses habits de Berger, il se vit revêtu d'une robe de pourpre brodée en or, & portant un turban enrichi de diamans. Bientôt ses idées s'étendirent, & son esprit se remplit de connoissances. Il devint en peu de temps ca-

pable des affaires les plus sérieuses. Il mérita toute la confiance de son maître, qui l'affectionnoit comme son élève. Lui trouvant sur-tout un goût exquis pour tout ce qui étoit curieux & magnifique, il lui donna une des charges les plus considérables de la Perse, celle de Gardien des bijoux & des effets précieux de son Palais.

Tant qu'il vécut, Alibée jouit d'une faveur qui ne faisoit qu'augmenter de jour en jour. Cependant à mesure qu'il avançoit en âge, l'idée de sa retraite & de la tranquillité de son premier état, commençoit à lui revenir plus souvent, & il le regrettoit quelquefois. „ O jours heureux ! jours innocens, s'écria-t-il plus d'une fois ! jours où j'ai goûté une joie pure sans aucun mélange de peines & d'alarmes ! jours les plus doux de ma vie ; celui qui m'a privé de vous, pour me donner toutes les richesses que je possède, m'a dépouillé de tout mon bien ! Je ne

vous retrouve point dans son Palais. Heureux, mille fois heureux ceux qui n'ont jamais connu les misères de la Cour des Rois ! Ici pourtant tous mes vœux sont prévenus & satisfaits. Je n'ai pas le temps de desirer. Tous mes sens sont agréablement flattés, & mon amour-propre jouit des respects de tout un peuple & des égards d'un Roi : & cependant toutes ces jouissances multipliées, n'ont pas la douceur d'un seul des sentimens que j'éprouvois, lorsque le matin d'un beau jour, au lever de l'aurore, j'entrois dans la prairie, suivie de mon chien fidèle & de mon troupeau. Que seroit-ce donc si je ressemblois à quelques uns de ces Courtisans que je vois pâles & rongés d'une ambition que rien ne peut satisfaire" !

Alibée si peu sensible aux plaisirs de la Cour des Rois, ne fut pas longtemps à en effuyer les disgrâces. Le vieux Monarque qui l'aimoit, descen-

dit dans la tombe, & fit place à son fils. Aussitôt des jaloux entreprirent de le perdre dans l'esprit du nouveau Roi. Ils lui insinuèrent qu'Alibée avoit abusé de la confiance que son père lui accordoit ; qu'il avoit amassé des richesses immenses, & détourné quantité des effets précieux confiés à sa garde. Le Roi étoit trop jeune pour n'être pas crédule ; il avoit d'ailleurs la vanité de croire qu'il pouvoit réformer bien des choses dans ce qu'avoit fait son père.

Pour avoir un prétexte de lui ôter la place, il ordonne à Alibée, par le conseil des Courtisans, de lui apporter le cimenterre garni de diamans, que le Roi son père avoit coutume de porter dans les batailles. Alibée l'apporte, & le présente au Roi ; mais il étoit dégarni de ses pierreries. Le Monarque le crut aussitôt coupable de ce vol. Mais Alibée prouva qu'elles avoient été ôtées de l'ordre même de

son père, & avant qu'il fût encore en possession de sa charge. Les Courtisans honteux de ce mauvais succès, n'en furent que plus ardens à poursuivre l'homme de bien qu'ils vouloient perdre. Il conseillèrent au Roi de se faire représenter, dans le délai de quinze jours, un répertoire de tous les effets dont il avoit été établi gardien.

Le délai expiré, le Roi voulut être présent lui-même à l'ouverture du dépôt. Alibée l'ouvre devant lui, & lui représente tous les bijoux qui lui avoient été confiés. Chaque chose étoit rangée par ordre, & conservée avec soin. Le Roi surpris de tant d'exactitude & de fidélité, lançoit déjà des regards d'indignation sur les accusateurs, lorsqu'ils lui montrèrent au bout de la galerie une porte de fer, fermée par trois grosses serrures : „ C'est sous cette porte, lui dirent-ils, qu'Alibée a renfermé les trésors

qu'il a volés à votre père". Le Roi redevint furieux, & ordonna que la porte fût ouverte sur le champ. Alibée se jette à ses pieds, & le conjure de ne lui point ôter le seul bien dont il fit cas sur la terre. „ Il n'est pas juste, lui dit-il, de me dépouiller, dans un moment, de tout ce que je possède, après avoir tant d'années servi fidèlement le Roi votre père. Reprenez tout ce qu'il m'a donné; mais laissez-moi ce que je possède ici". Les Courtisans triomphoient dans le secret de leur ame; & cette résistance ne fit qu'augmenter les soupçons du Roi, qui le menaça plein de colère, & le força d'obéir. Alibée prend donc les clefs & ouvre cette porte mystérieuse.

Quelle fut la surprise de ses ennemis & du Roi, lorsqu'ils n'aperçurent qu'une houlette, une flûte & des habits de Berger? C'étoient ceux qu'avoit autrefois porté Alibée, &

qu'il visitoit quelquefois pour entretenir le souvenir & l'amour de sa première condition. „ Grand Roi , lui dit-il , voyez les précieux restes de mon premier bonheur. Ce trésor va m'enrichir quand vous m'aurez dépouillé de tout ce que vous pouvez m'ôter. Voilà les richesses solides qui ne peuvent jamais manquer. Elles suffiront toujours au bonheur de l'homme qui fait aimer l'innocence , & se contenter du nécessaire , sans se tourmenter follement pour des biens frivoles , qui n'ajoutent pas un sentiment de plus à la félicité réelle. O vous instrumens simples & chers d'une vie heureuse , je ne veux que vous ! C'est avec vous que je suis résolu de vivre & de mourir. Grand Roi , je vous remets , sans regret , tout ce que m'a donné votre père ; je ne garde que ce qui m'appartenoit avant qu'il me fît venir à sa Cour”. Le Roi eut peine à revenir de sa surprise. Il demeura bien

convaincu de l'innocence d'Alibée, & son indignation retomba sur les Courtifans qui l'avoient trompé. Sortez imposteurs, leur dit-il, & fuyez de ma présence". Aussitôt il fit Alibée son premier Ministre, & le chargea de toutes les affaires les plus secrètes & les plus importantes. Alibée mourut premier Ministre & pauvre, dans un âge avancé. Il ne souffrit jamais qu'on punit aucun de ses ennemis, & il ne laissa à ses parens que le bien nécessaire pour les nourrir dans la condition de Berger, qu'il regarda toujours comme la plus heureuse & la plus sûre.



*L'Homme bienfaisant, même après
sa mort.*

Nous allions à Delphes , Lycas & moi , porter notre offrande à Apollon. Déjà nous appercevions la colline sur laquelle le Temple, orné de colonnes d'une blancheur éclatante, s'élève du sein d'un bois de lauriers vers la voûte azurée des Cieux. Plus loin , nos yeux se perdoient sur la plaine immense des mers. Il étoit midi. Le sable brûloit nos pieds , & à chaque pas que nous faisions, il s'élevait une poussière enflammée, qui nous brûloit les yeux & se colloït sur nos lèvres desséchées. Nous gravissions ainsi, accablés de langueur ; mais bientôt nous hâtâmes le pas, lorsque nous aperçûmes devant nous , sur le bord même du chemin , quelques arbres hauts & touffus. Leur ombrage étoit

aussi sombre que la nuit. Saïsis d'un frémissement religieux, nous entrâmes dans le bocage, où l'on respiroit la plus douce fraîcheur. Ce lieu de délices offroit à la fois tout ce qui pouvoit récréer nos sens. Ces arbres touffus entouroient un parterre de gazon arrosé par une source de l'eau la plus fraîche. Des branches chargées de poires & de pommes dorées, s'inclinoient vers le bassin, & les troncs des arbres étoient entrelacés de fertiles buissons, de l'églantier, de la groseille & du mûrier sauvage. La fontaine sortoit en bouillonnant du pied d'un tombeau entouré de chèvrefeuilles, de saules & de lierre rampant. O Dieux ! m'écriai-je, quel charme on respire en ce lieu ! Mon cœur bénit celui dont la main bienfaisante a planté ces doux ombrages. C'est ici peut-être que reposent ses cendres. Voici, me dit Lycas, voici quelques caractères que j'apperçois entre ces ra-

meaux de chèvre-feuille, sur le bord du tombeau. Peut-être nous apprendront-ils quel est celui qui daigna pourvoir au soulagement du voyageur fatigué. Il souleva les rameaux avec son bâton, & lut ces mots :

„ Ici reposent les cendres d'Amyntas. Sa vie entière ne fut qu'une chaîne de bienfaits. Voulant encore faire du bien long-temps après la mort, il conduisit cette source en ce lieu, & il y planta ces arbres”.

Que ta cendre soit bénie, homme généreux ! que tous les tiens, que tous ceux que tu laissas après toi, soient bénis à jamais ! En disant ces mots, je vis de loin, sous les arbres, quelqu'un s'avancer vers nous. C'étoit une femme jeune & belle, qui venoit à la fontaine avec un vase de terre sous son bras. Je vous salue, nous dit-elle, d'une voix gracieuse. Vous êtes étrangers, & vous êtes accablés sans doute du long chemin que
vous

vous avez fait durant la chaleur du jour. Dites-moi, auriez vous besoin de quelques rafraîchissemens, que vous n'avez pas trouvés ici. Nous te remercions, lui répondis-je, nous te remercions, femme aimable & bien-faisante. Que pourrions-nous desirer encore? L'eau de cette fontaine est si pure! ces fruits si délicieux! ces ombrages si frais! Nous sommes pénétrés de vénération pour l'homme de bien dont la cendre repose ici. Sa bienfaisance a prévenu tous les besoins du voyageur. Tu parois être de cette contrée, tu l'as connu sans doute. Ah! dis-nous, tandis que nous reposons à la fraîcheur de l'ombre, dis-nous, quel fut cet homme vertueux?

Alors elle s'assit, posa son vase de terre à son côté, & s'appuyant dessus, elle reprit avec un sourire gracieux.

Puisque vous desirez de savoir quel

est l'homme qui , repose sous cette tombe , comment il a conduit ici cette source , & comment il a planté ces arbres , je vais vous le raconter.

Amyntas étoit le nom de cet homme de bien. Honorer les Dieux , être utile aux hommes ; c'étoit pour lui le bonheur le plus doux. Dans toute cette contrée , il n'est pas un Berger qui ne révère sa mémoire , avec la reconnoissance la plus tendre. Il n'en est pas un qui ne raconte , en versant des larmes de joie , quelque trait de sa droiture ou de sa bonté. Dans ses derniers jours , il venoit souvent s'asseoir ici sur le bord du chemin. D'un air affable & doux , il saluoit les passans , & offroit des rafraichissemens au voyageur fatigué. Eh quoi , dit-il un jour , si je plantois ici quelques arbres fruitiers ; si , sous leur ombrage , je conduisois une source fraîche & limpide ! L'eau &

l'ombre sont loin de ces lieux ; je soulagerois encore long temps après moi , & l'homme fatigué , & celui qui languit aux ardeurs du midi. Ce dessein fut promptement exécuté. De ses mains débiles il conduisit ici la source la plus pure , & à l'entour il planta ces arbres fertiles , dont les fruits mûrissent en différentes saisons. Il n'a pu voir ces arbres dans toute leur vigueur , étendre au loin leurs branches touffues , & l'extrémité de leurs rameaux cédant aux poids des fruits mûrs , se courber jusques sur le gazon fleuri ; mais il leur a vu prendre leurs premiers accroissemens , il s'est promené sous leur ombre naissante. Lorsque les Dieux , pour se hâter sans doute de récompenser sa bienfaisance , ont rappelé son ame dans leur sein , nous avons enseveli sa dépouille mortelle dans ces lieux , afin que tous ceux qui re-

poseront sous cet ombrage, bénissent sa cendre.

A ce récit , pénétrés de respect , nous bénîmes la cendre de l'homme de bien , & nous dîmes à la Bergère : „ Cette source nous a paru bien douce , la fraîcheur de cette ombre nous a récréés ; mais bien plus encore le récit que tu viens de nous faire. Que les Dieux bénissent tous les instans de ta vie” ! Et pleins d'un sentiment religieux , nous portâmes nos pas au Temple d'Apollon.



L'Hospitalité.

PHILÉMON ET BAUCIS.

PHILÉMON & BAUCIS, par des desirs
constans,

Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux
printemps.

Eux seuls ils composoient toute leur répu-
blique,

Heureux de ne devoir à pas un Domesti-
que,

Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se ren-
doient.

Tout vieillit : sur leur front les rides s'éten-
doient.

L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits nouveaux fut toujours se
produire.

Ils habitoient un Bourg plein de gens dont
le cœur

Joignoit aux duretés un sentiment moqueur.

Jupiter résolut d'abolir cette engeance.

Il part avec son fils , le Dieu de l'éloquence.

Tous deux en Pélerins vont visiter ces lieux.

Mille logis y sont , un seul ne s'ouvre aux Dieux.

Prêts enfin de quitter un séjour si profane ,

Ils virent à l'écart une étroite cabane ,

Demeure hospitalière , humble & chaste maison.

Mercure frappe , on ouvre ; aussitôt Philémon.

Vient au devant des Dieux , & leur tient ce langage :

Vous me semblez tous deux fatigués du voyage.

Reposez - vous. Usez du peu que nous avons.

L'aide des Dieux a fait que nous le conservons.

Baucis , ne tardez point. Faites tiédir cette onde ;

Encor que le pouvoir au desir ne réponde,

Nos Hôtes agréront les soins qui leur sont
dus.

Quelques restes de feu sous la cendre épan-
dus,

D'un souffle haletant par Baucis s'allumè-
rent;

Des branches de bois sec aussitôt s'enflam-
mèrent.

L'onde tiède, on lava les pieds des Voya-
geurs;

Philémon les pria d'excuser ces longueurs.

Et pour tromper l'ennui d'une attente im-
portune,

Il entretenait les Dieux, non point sur sa for-
tune,

Sur les jeux, sur la pompe & la grandeur
des Rois;

Mais sur ce que les champs, les vergers &
les bois,

Ont de plus innocent, de plus doux, de
plus rare:

Cependant par Baucis le festin se prépare.

La table où l'on servit le champêtre repas,

Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas;

Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avoit
rompue.

Baucis en égala les appuis chancelans
Des débris d'un vieux vase, autre injure du
temps.

Un tapis tout usé couvrit deux escabelles;
Il ne servoit pourtant qu'aux Fêtes solem-
nelles.

Le linge orné de fleurs fut couvert pour tout
mets,

D'un peu de lait, de fruits, & des dons de
Cérès.

Les divins Voyageurs altérés de leur course,
Méloient au vin grossier le cristal d'une
source.

Plus le vase verfoit, moins il s'alloit vuidant.
Philémon reconnut ce miracle évident.

Baucis n'en fit pas moins. Tous deux s'age-
nouillèrent,

A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les Cieux sur leurs poles
assis.

Grand Dieu , dit Philémon , excusez notre
faute !

Quels humains auroient cru recevoir un tel
Hôte ?

Ces mets , nous l'avouons , sont peu déli-
cieux

Mais quand nous serions Rois , que donner
à des Dieux ?

C'est le cœur qui fait tout. Que la terre &
que l'onde

Apprêtent un repas pour les Maîtres du
monde ,

Ils lui préféreront les seuls présens du cœur.
Baucis sort , à ces mots , pour réparer l'er-
reur.

Dans le verger couroit une perdrix privée ,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée.
Elle en veut faire un mets , & la poursuit
en vain ,

La volatile échappe à sa tremblante main.
Entre les pieds des Dieux elle cherche un
asyle.

Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile.
Jupiter intercède. Et déjà les vallons

Voyoient l'ombre, en croissant , tomber du
haut des monts.

Les Dieux sortent enfin , & font sortir leurs
Hôtes.

De ce Bourg , dit Jupin , je veux punir les
fautes.

Suivez-nous : toi Mercure , appelle les vapeurs.
O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis , ni vos
cœurs.

Il dit : & les Autans troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivoient , ne marchant
qu'avec peine.

Un appui de roseau soulageoit leurs vieux
ans.

Moitié secours des Dieux , moitié peur , se
hâtans ,

Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.

A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.

Des Ministres du Dieu , les escadrons flottans ,
Entraînèrent sans choix , animaux , habitans ,
Arbres , maisons , vergers , toute cette de-
meure.

Sans vestiges du Bourg , tout disparut sur
l'heure

Les vieillards déploroient ces sévères destins.
 Les animaux périr ! car encor les humains
 Tous avoient dû périr sous les célestes armes ;
 Baucis en répandit en secret quelques larmes.
 Cependant l'humble toit devient marbre , &
 ses murs
 Changent leur frêle enduit aux marbres les
 plus durs.
 De pilastres massifs les cloisons revêtues ,
 En moins de deux instans s'élèvent jusqu'aux
 nues.
 Nos deux époux surpris , étonnés , confondus ,
 Se crurent par miracle en l'Olympe rendus.
 Vous comblez , dirent - ils , vos moindres
 créatures.
 Aurions-nous bien le cœur & les mains assez
 pures ,
 Pour présider ici sur les honneurs divins ,
 Et Prêtres , vous offrir les vœux des Pèlerins ?
 Jupiter exauça leur prière innocente.
 Hélas ! dit Philémon , si votre main puissante
 Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels ,
 Ensemble nous mourrions en servant vos
 Autels.

La mort feroit d'un coup ce double sacrifice.
D'autres mains nous rendroient un vain &
triste office.

Je ne pleurerois point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleroient non plus, de leurs larmes,
ces lieux.

Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais'oseraï-je dire un fait presque incroyable ?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis,
Ils contoient cette histoire aux Pèlerins ravis,
La troupe, à l'entour d'eux, debout, prétoit
l'oreille ;

Philémon leur disoit : ce lieu plein de mer-
veille,

N'a pas toujours servi de Temple aux im-
mortels.

Un Bourg étoit autour ennemi des Autels.
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies,
Du céleste courroux tous furent les hosties.
Rien ne s'est conservé de leurs tristes débris :
Vous en verrez tantôt l'histoire en nos lam-
bris.

Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles.

Elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras.
 Il veut lui tendre aussi les siens, & ne peut
 pas.
 Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée.
 L'un & l'autre se dit adieu de la pensée.
 Leur corps n'est tantôt plus que feuillage &
 que bois.
 D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd
 la voix.
 Même instant, même sort à la fin les entraîne.
 Baucis devint tilleul, Philémon devint chêne.
 On va les voir encore, afin de mériter
 Les douceurs qu'en hymen amour leur fit
 goûter.



La probité récompensée.

PERRIN avoit reçu le jour en Bretagne, dans un Village auprès de Vitré. Né pauvre, & ayant perdu son père & sa mère avant de pouvoir en begayer les noms, il dut sa subsistance à la charité publique. Il apprit à lire & à écrire. Son éducation ne s'étendit pas plus loin. A l'âge de quinze ans, il servit dans une petite Ferme, où on lui confia le soin des troupeaux. Lucette, une jeune Paysanne du voisinage, fut dans le même temps chargée de ceux de son père. Elle les conduisoit dans des pâturages où elle voyoit souvent Perrin, qui lui rendoit tous les petits services qu'on peut rendre à son âge & dans sa situation. L'habitude de se voir, leurs occupations, leur bonté mutuelle, leurs soins officieux les attachèrent l'un à l'autre. Perrin se pro-

posa de demander Lucette en mariage à son père. Lucette y consentit; mais elle ne voulut pas être présente à cette visite. Elle devoit aller le lendemain à la Ville; elle pria Perrin de choisir cet instant, & de venir le soir au devant d'elle, pour lui apprendre comment il auroit été reçu.

Le jeune homme, au temps marqué, vola chez le père de Lucette, & lui déclara, avec franchise, qu'il aimoit sa fille, & qu'il voudroit bien l'épouser. Tu aimes ma fille, interrompit brusquement le vieillard! Tu voudrois l'épouser! Y songes-tu, Perrin? Comment feras-tu? As-tu des habits à lui donner, une maison pour la recevoir, & du bien pour la nourrir? Tu fers, tu n'as rien. Lucette n'est pas assez riche pour fournir à ton entretien & au sien. Perrin, ce n'est pas ainsi qu'on se met en ménage. — J'ai des bras, je suis fort, on ne manque jamais de travail quand on l'aime; & que ne fe-

rai-je point quand il s'agira de soutenir Lucette ! Jusqu'à présent j'ai gagné cinq écus tous les ans, j'en ai amassé vingt, ils feront les fraix de la noce ; j'en travaillerai davantage, mes épar-gnes augmenteront, je pourrai prendre une petite Ferme. Les plus riches Ha-bitans de notre Village ont commencé comme moi ; pourquoi ne réussirois-je pas comme eux ? — Eh bien, tu es jeune, tu peux attendre encore ; de-viens riche, & ma fille est à toi ; mais jusqu'à ce moment, ne m'en parle pas.

Perrin ne put obtenir d'autre répon-se ; il courut chercher Lucette ; il la rencontra bientôt ; il étoit triste. Elle lut sur son visage la nouvelle qu'il ve-noit lui annoncer. — Mon père t'a donc refusé ? — Ah Lucette, que je suis malheureux d'être né si pauvre ! Mais je n'ai pas perdu toute espéran-ce. Ma situation peut changer. Ton mari n'auroit rien épargné pour te pro-

curer de l'aifance ; ferai-je moins pour devenir ton mari ? Vas, nous serons unis un jour. Conserve-moi toujours ton cœur ; souviens-toi que tu me l'as donné.

En parlant ainsi ils étoient toujours sur la route de Vitré. La nuit qui s'avançoit les pressoit de regagner leurs maisons ; ils alloient fort vite. Perrin fait un faux pas, & tombe. En se relevant, ses mains cherchent ce qui a causé sa chute, c'étoit un sac assez pesant. Il le ramasse ; curieux de savoir ce qu'il contient, il entre avec Lucette dans un champ où brûloient encore des racines auxquelles les Laboureurs avoient mis le feu pendant le jour. A la clarté qu'elles répandent, il ouvre le sac, & y trouve de l'or. Que vois-je, s'écria Lucette ! Ah Perrin, tu es devenu riche ! — Quoi Lucette, je pourrois te posséder ! Le Ciel favorable à nos desirs, m'auroit-il envoyé de quoi satisfaire ton père, & nous rendre heureux ?

Cette idée verse la joie dans leurs âmes : ils contemplent avidement leur trésor , puis après s'être regardés un moment avec tendresse, ils se mettent en chemin pour aller sur le champ le montrer au vieillard. Ils étoient près de sa maison, lorsque Perrin s'arrête. — Nous n'attendons notre bonheur que de cet or, dit-il à Lucette; mais est-il à nous? Sans doute il appartient à quelque Voyageur; la Foire de Vitré vient de finir. Un Marchand en retournant chez lui, l'a vraisemblablement perdu : dans ce moment où nous nous livrons à la joie, il est peut-être en proie au désespoir le plus affreux. — Ah Perrin, ta réflexion est terrible ! Le malheureux gémit sans doute. Pouvons-nous jouir de son bien ? Le hasard nous l'a fait trouver ; mais le retenir est un vol. — Tu me fais frémir. . . . Nous allons le porter à ton père , il nous auroit rendus heureux ; mais peut-on l'être du malheur d'autrui ? Allons voir Mon-

fleur le Recteur, (c'est le nom que les Bretons donnent à leurs Curés) il a toujours eu mille bontés pour moi; il m'a placé dans la Ferme où je fers. Je ne dois rien faire sans le consulter.

Le Recteur étoit chez lui. Perrin lui remit le sac qu'il avoit trouvé, & avoua qu'il l'avoit regardé d'abord comme un présent du Ciel. Il ne cacha point son amitié pour Lucette & l'obstacle que sa pauvreté mettoit à leur union. Le Pasteur l'écoute avec bonté. Il les regarde l'un & l'autre. Leur procédé l'attendrit. Il voit toute l'ardeur de leur tendresse, & admire la probité qui lui est encore supérieure. Il applaudit à leur action. — Perrin, conserve toujours les mêmes sentimens. Le Ciel te bénira; nous retrouverons le maître de cet or; il récompensera ta probité. J'y joindrai quelques unes de mes épargnes; tu posséderas Lucette. Je me charge d'obtenir l'aveu de son père. Vous méritez d'être l'un à l'au-

tre. Si l'argent que tu déposes entre mes mains, n'est point réclamé, c'est un bien qui appartient aux pauvres, tu l'es, je croirai suivre l'ordre du Ciel en te le rendant, il en a déjà disposé en ta faveur.

Les deux jeunes gens se retirèrent satisfaits d'avoir fait leur devoir, & remplis des douces espérances qu'on leur donnoit. Le Recteur fit crier dans sa Paroisse le sac qu'on avoit perdu; il le fit afficher ensuite à Vitré, & dans tous les Villages voisins. Plusieurs hommes avides se présentèrent; mais aucun n'indiqua la somme, ni l'espèce de monnoie, ni le sac qui la contenoit.

Pendant ce temps, le Recteur n'oublia pas qu'il avoit promis à Perrin de s'occuper de son bonheur. Il lui fit avoir une petite Ferme, la monta des bestiaux & des instrumens nécessaires au labourage; & deux mois après il le maria avec Lucette. Les deux époux, au comble de leurs vœux, remerciè-

rent avec ardeur le Ciel & le Recteur. Perrin étoit laborieux. Lucette s'occupoit de son ménage ; ils étoient exacts à payer le Propriétaire de leur Ferme ; ils vivoient médiocrement du surplus, & se trouvoient heureux.

L'or perdu ne fut point réclamé pendant deux ans. Le Recteur ne jugea pas qu'il fallut attendre davantage, il le porta au couple vertueux qu'il avoit uni. Mes enfans, leur dit-il, jouissez du bienfait de la Providence, & n'en abusez pas. Ces douze mille francs sont actuellement sans produit, vous pouvez en faire usage. Si par hasard vous en découvriez le maître, vous devriez sans doute les lui rendre. Faites-en un emploi, qui, les changeant seulement de nature, n'en diminue point la valeur. Perrin suivit ce conseil. Il se proposa d'acquérir la Ferme qu'il tenoit à bail. Elle étoit à vendre. On l'estimoit un peu plus de douze mille francs ; mais en payant comptant, on pouvoit espé-

rer de l'avoir à ce prix. Cet argent, qu'il ne regardoit que comme un dépôt, ne pouvoit être mieux placé; & si le maître se retrouvoit un jour, il n'auroit pas à se plaindre.

Le Recteur approuva ce projet. L'acquisition fut bientôt faite. Le Fermier devenu Propriétaire, donna une plus grande valeur à son terrain. Ses champs mieux cultivés devinrent plus fertiles. Il vécut dans cette douce aisance qu'il avoit eu l'ambition de procurer à Lucette. Deux enfans bénirent successivement leur union. Ils prenoient plaisir à se voir revivre dans ces tendres gages de leur amour. En revenant des champs, Perrin trouvoit sa femme qui venoit au devant de lui, & lui présentait ses enfans. Il les embrassoit l'un & l'autre, les quittoit pour serrer son épouse dans ses bras, puis revenoit encore à eux pour les accabler tour-à-tour de caresses. L'un essuyoit la sueur dont son front étoit couvert; l'autre

essayoit de le soulager du poids du hoyau qu'il portoit. Perrin sourioit de ses foibles efforts, le caressoit de nouveau, & rendoit grâces au Ciel qui lui avoit donné une épouse tendre & des enfans qui lui ressembloient.

Quelques années après le vieux Recteur mourut. Perrin & Lucette le pleurèrent. Ils songeoient avec attendrissement à ce qu'ils lui devoient. Cet événement les fit réfléchir sur eux-mêmes. Nous mourrons aussi, disoient-ils, notre Ferme restera à nos enfans. Elle n'est pas à nous. Si celui à qui elle appartient revenoit, il en seroit privé pour toujours; nous emporterions le bien d'autrui au tombeau. Ils ne pouvoient soutenir cette idée. Leur délicatesse leur fit écrire une déclaration qu'ils déposèrent entre les mains du nouveau Recteur, & qu'ils firent signer par les plus notables Habitans du Village. Cette précaution qu'ils jugeoient nécessaire, pour assurer une re-

stitution à laquelle ils croyoient leurs enfans obligés, les tranquillisa.

Il y avoit dix ans qu'ils étoient établis. Perrin, après un travail pénible, revenoit un jour dîner avec son épouse, il vit passer sur la grande route deux hommes dans une voiture, qui versa à quelques pas de lui. Il courut porter du secours. Il offrit les chevaux de sa charrue pour transporter les malles. Il pria les Voyageurs de venir se reposer chez lui. Ils n'étoient point blessés. Ce lieu-ci m'est bien funeste, s'écria l'un d'eux, je ne puis y passer sans éprouver des malheurs. J'y ai fait, il y a douze ans, une perte assez considérable. Je revenois de la Foire de Vitré, j'emportoïs douze mille francs en or, que j'ai perdus. Comment, lui dit Perrin, qui l'écoutoit avec attention, avez-vous négligé de faire des recherches pour les retrouver? — Cela ne me fut pas possible, je me rendois à l'Orient, où je devois m'embarquer pour

pour les Indes. Le temps pressoit; le vaisseau prêt à mettre à la voile, ne m'auroit point attendu; je ne pus faire des perquisitions sans doute inutiles, qui, en retardant mon départ, m'auroient apporté un préjudice beaucoup plus grand que la perte que j'avois faite.

Ce discours fait tressaillir Perrin. Il s'empresse davantage auprès du Voyageur. Il le conjure d'accepter l'asyle qu'il lui offre. Sa maison étoit la plus prochaine & la plus propre habitation du lieu. On cède à ses instances. Il marche le premier pour montrer le chemin. Il rencontre bientôt sa femme, qui, selon son usage, venoit au devant de lui. Il lui dit d'aller promptement préparer un dîner pour ses Hôtes. En attendant le repas, il leur présente des rafraîchissemens, & fait retomber la conversation sur la perte dont l'un s'est plaint. Il ne doute plus que ce ne soit à lui qu'il doit une restitution.

Il va chercher le nouveau Recteur, l'informe de ce qu'il vient d'apprendre, l'invite à partager le dîner de ses Hôtes, & à leur tenir compagnie. Celui-ci l'accompagne, & ne cesse d'admirer la joie que ce bon Payfan a d'une découverte qui doit le ruiner.

On dîne. Les Voyageurs satisfaits ne savent comment reconnoître l'accueil que leur fait Perrin. Ils admirent son petit ménage, son bon cœur, sa franchise, l'air ouvert de Lucette, sa candeur, son activité; ils caressent les enfans. Perrin, après le repas, leur montre sa maison, son potager, sa bergerie, ses bestiaux, les entretient de ses champs & de leur produit. Tout cela vous appartient, dit il ensuite au premier Voyageur. L'or que vous avez perdu est tombé entre mes mains. Voyant qu'il n'étoit point réclamé, j'en ai acheté cette Ferme, dans le dessein de la remettre un jour à celui qui y a de véritables droits. Elle est

à vous. Si j'étois mort avant de vous trouver, M. le Recteur a un écrit qui constate votre propriété.

L'Etranger surpris, lit l'écrit qu'il lui remet. Il regarde Perrin, Lucette & ses enfans. Où suis-je, s'écrie-t-il enfin, & que viens-je d'entendre? Quel procédé! Quelle vertu! Quelle noblesse! Et dans quel état les trouvée-je? Avez vous quelque autre bien que cette Ferme, ajouta-t-il? — Non; mais si vous ne la vendez point, vous aurez besoin d'un Fermier, & j'espère que vous me donnerez la préférence. — Votre probité mérite une autre récompense. Il y a douze ans que j'ai perdu la somme que vous avez trouvée. Depuis ce temps, Dieu a béni mon commerce, il s'est étendu, il a prospéré; je ne me suis pas senti longtemps de ma perte; cette restitution aujourd'hui ne me rendroit pas plus riche. Vous méritez cette petite fortune. La Providence vous en a fait.

présent , ce feroit l'offenser que de vous l'ôter. Conservez-la , elle vous appartient ; & , s'il le faut , je vous la donne. Vous pouviez la garder , je ne la réclamois point. Quel homme eût agi comme vous ?

Il déchira aussitôt l'écrit qu'il tenoit dans ses mains. Une si belle action , ajouta-t-il , ne doit point être ignorée. Il n'est pas besoin d'un nouvel acte pour assurer ma cession , votre propriété & celle de vos enfans ; je le ferai cependant écrire pour perpétuer le souvenir de vos sentimens & de votre honnêteté.

Perrin & Lucette tombèrent aux pieds du Voyageur ; il les releva & les embrassa. Un Notaire qui fut mandé , écrivit cet acte , le plus beau qu'il eût rédigé de sa vie. Perrin versoit des larmes de tendresse & de joie. Mes enfans , s'écrioit-il , baissez la main de votre bienfaiteur. Lucette , ce bien est à nous ; & nous pouvons en jouir sans trouble & sans remords.

Le bon fils.

MONSIEUR de * * * * * allant joindre son Régiment, il y a dix à douze ans, s'occupa, pendant sa route, à faire quelques Recrues dont il avoit besoin pour compléter sa Compagnie. Il trouva plusieurs hommes dans une petite Ville, où il demeura une semaine. L'avant-veille de son départ, il se présenta encore un jeune homme de la plus haute taille, & de la figure la plus intéressante. Il avoit un air de candeur & d'honnêteté qui prévenoit pour lui. Monsieur de * * * * * ne put s'empêcher, à la première vue, de souhaiter d'avoir cet homme dans sa Compagnie. Il le vit trembler en demandant qu'on l'engageât. Il prit ce mouvement pour l'effet de la timidité, & peut-être de l'inquiétude que peut avoir un jeune

homme qui sent le prix de la liberté, & qui ne la vend pas sans regrets. Il lui montra ses soupçons, en tâchant de le rassurer. Ah! Monsieur, lui dit le jeune homme, n'attribuez pas mon désordre à d'indignes motifs. Il ne vient que de la crainte d'être refusé. Vous ne voudrez peut-être pas de moi, & mon malheur seroit affreux. Il lui échappa quelques larmes en achevant ces mots. L'Officier ne manqua pas de l'assurer qu'il seroit enchanté de le satisfaire, & lui demanda vite quelles étoient ses conditions? Je ne vous les propose qu'en tremblant, répondit le jeune homme, elles vous dégoûteront peut-être. Je suis jeune, vous voyez ma taille, j'ai de la force, je me sens toutes les dispositions nécessaires pour servir; mais la circonstance malheureuse dans laquelle je me trouve, me force de me mettre à un prix que vous trouverez sans doute exorbitant. Je ne puis rien en

diminuer. Croyez que sans des raisons trop pressantes, je ne vendrois point mon service : mais la nécessité m'impose une loi rigoureuse ; je ne puis vous suivre, à moins de cinq cents livres, & vous me percez le cœur si vous me refusez. Cinq cents livres, reprit l'Officier, la somme est considérable, je l'avoue ; mais vous me convenez, je vous crois de la bonne volonté, je ne marchanderai point avec vous, je vais vous compter votre argent. Signez, & tenez vous prêt à partir après demain avec moi.

Le jeune homme parut pénétré de la facilité de M. de * * * *. Il signa gaiement son engagement, & reçut les cinq cents livres avec autant de reconnoissance, que s'il les avoit eues en pur don. Il pria son Capitaine de lui permettre d'aller remplir un devoir sacré, & lui promit de revenir à l'instant. M. de * * * * crut remarquer quelque chose d'extraordinaire.

re dans ce jeune homme. Curieux de s'éclaircir, il le suivit sans affectation. Il le vit voler à la prison de la Ville, frapper avec une vivacité singulière à la porte, & se précipiter dedans aussitôt qu'elle fut ouverte. Il l'entendit dire au Geolier : voilà la somme pour laquelle mon père a été arrêté, je la dépose entre vos mains ; conduisez-moi vers lui, que j'aie le plaisir de briser ses fers. L'Officier s'arrête un moment pour lui laisser le temps d'arriver seul auprès de son père, & s'y rend ensuite après lui. Il voit ce jeune homme dans les bras d'un vieillard, qu'il couvre de ses caresses & de ses larmes, à qui il apprend qu'il vient d'engager sa liberté pour lui procurer la sienne. Le prisonnier l'embrasse de nouveau. L'Officier attendri s'avance. Consolez-vous, dit-il au vieillard, je ne vous enlèverai point votre fils. Je veux partager le mérite de son action. Il est libre ainsi que

vous, & je ne regrette point une somme dont il a fait un si noble usage. Voilà son engagement, & je le lui remets. Le père & le fils tombent à ses pieds ; le dernier refuse la liberté qu'on lui rend. Il conjure le Capitaine de lui permettre de le suivre ; son père n'a plus besoin de lui ; il ne pourroit que lui être à charge. L'Officier ne peut le refuser. Le jeune homme a servi le temps ordinaire. Il a toujours épargné sur sa paye quelques petits secours qu'il a fait passer à son père ; & lorsqu'il a eu le droit de demander son congé, il en a profité pour aller servir ce vieillard qu'il nourrit actuellement du travail de ses mains.



*Les malheurs de la guerre & les
avantages de la paix.*

LE VOYAGEUR ET LE BERGER.

LE BERGER.

QUE fais-tu Voyageur?

LE VOYAGEUR.

Je cherchois un ombrage,
Et vois ce qu'en ces lieux j'ai trouvé sous
mes pas;

D'une colonne éparée en mille éclats,
Le marbre enseveli sous la ronce sauvage.

LE BERGER.

C'est un tombeau détruit.

LE VOYAGEUR.

Tiens, dans ce lac fangeux,
Ne vois-je pas encore une urne renversée?
Allons - y.

LE BERGER *retirant l'urne du boubier.*

La voilà.

LE VOYAGEUR *en la considérant avec effroi.*

Que vois-je, justes Dieux ?
Quelle scène d'horreur sur ce vase est tracée !

Le feu dévorant les hameaux,
Les enfans écrasés sous les pieds des chevaux,
De morts & de mourans les Campagnes
jonchées,
Et le long des fillons, le sang, à grands
ruisseaux,
Roulant les moissons arrachées.

(*Il rejette l'urne avec un mouvement d'indignation*).

Celui de qui la tombe aime à se surcharger
De ces peintures inhumaines,
N'est sûrement pas un Berger.

LE BERGER.

C'est un monstre. La paix faisoit fleurir ces
plaines,

Le cruel vint les ravager.

L'homme y respiroit libre , il l'accabla de chaînes.

Tel qu'on voit un loup affamé
S'élançer en hurlant sur des troupeaux timides ;

Contre un peuple ingénu , paisible & défarmé,

Il tournoit, à grands cris, ses armes homicides.

Les mains teintes encor du sang de nos aïeux,
Croyant éterniser sa funeste victoire,

Lui-même il s'éleva ce monument pompeux.

Il vouloit, l'insensé ! que nos derniers neveux

Pussent maudire sa mémoire.

Et voilà cependant son tombeau renversé.

Voilà dans le bournier sa cendre croupissante :

L'infécte le plus vil rampe , sans épouvante ;

Le long de son glaive émoussé.

Le souvenir de ses excès impiés

Est tout ce qui survit de sa folle grandeur.

Sans qu'une voix au Ciel s'élève en sa faveur ,

Ses manes criminels sont en proie aux furies ;

Tout mort qu'il est, son nom est en
horreur.

Non, quand on m'offriroit la puissance su-
prême,

S'il me falloit l'acheter à ce prix,

J'aime mieux vivre en paix avec moi-
même,

Et n'avoir pour tout bien que deux seules
brebis.

Encore aux immortels irois-je en offrir une,
Pour les remercier de mon humble fortune.

LE VOYAGEUR.

Eloignons-nous, Berger. Ces objets odieux
Ont pénétré mon cœur d'une tristesse amère.

LE BERGER.

Eh bien, suis-moi. Si la vertu t'est chère,
Un plus beau monument va s'offrir à tes
yeux.

LE VOYAGEUR.

Est-ce d'un autre Roi?

L E B E R G E R.

C'est celui de mon père.
(Il le conduit alors, par de rians sentiers,
Vers une paisible chaumière
Que protégeoient de grands arbres frui-
tiers).

L E V O Y A G E U R.

Les beaux lieux, mon ami ! mais vois, la nuit
s'avance,
Il ne me reste qu'un moment,
Hâtons nous vers le monument.

L E B E R G E R.

Jette les yeux sur cette plaine immense.
Vois-tu ces vignobles féconds ?
Les troupeaux dispersés sur ces gras pâtu-
rages ?
Vois-tu ces bords couverts de fertiles mois-
sons ?
Et ces jardins, & ces bocages ?
Voilà le monument que mon père a laissé.
Nos champs, ravagés par la guerre,

N'offroient qu'un sol désert de ronces hérissé:
Il vint, & l'abondance enrichit cette terre.
Trop sage pour chercher de frivoles hon-
neurs,
Il creusa son tombeau sous cette informe
pierre;
Mais tous les jours nous la couvrons de
fleurs.
Des Dieux, par ses bienfaits, il fut l'auguste
image;
Il recevra, comme eux, notre éternel hom-
mage,
Et ses Autels sont dans nos cœurs.



*Histoire d'un Peuple malheureux
par le crime, & heureux
par la vertu.*

IL y avoit en Arabie un petit Peuple appelé Troglodites. Il descendoit de ces anciens Troglodites, qui, si nous en croyons les Historiens, ressembloient plutôt à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point si contrefaits, ils n'étoient point velus comme des ours, ils ne siffoient point; mais ils étoient si méchans & si féroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité ni de justice.

Ils avoient un Roi d'une origine étrangère, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit sévèrement; mais ils conjurèrent contre lui, le tuèrent, & exterminèrent toute la Famille Royale.

Le coup étant fait , ils s'assemblèrent pour choisir un Gouvernement ; & après bien des dissensions , ils créèrent des Magistrats. Mais à peine les eurent-ils élus , qu'ils leur devinrent insupportables ; & ils les massacrèrent encore.

Ce Peuple , libre de ce nouveau joug , ne consulta plus que son naturel sauvage. Tous les Particuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à personne ; que chacun veilleroit uniquement à ses intérêts , sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattoit extrêmement tous les Particuliers. Ils disoient : qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point ? Je penserai uniquement à moi , je vivrai heureux ; que m'importe que les autres le soient ? Je me procurerai tous mes besoins , & pourvu que je les aie , je ne me soucie

point que tous les autres Troglodites soient misérables.

On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres. Chacun dit : je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le bled qu'il me faut pour me nourrir ; une plus grande quantité me seroit inutile ; je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit Royaume n'étoient pas de même nature , il y en avoit d'arides & de montagneuses ; & d'autres , qui , dans un terrain bas , étoient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année , la sécheresse fut très-grande , de manière que les terres qui étoient dans des lieux élevés , manquèrent absolument ; tandis que celles qui purent être arrosées , furent très-fertiles. Ainsi , les Peuples des montagnes périrent presque tous de faim , par la dureté des autres qui leur refusèrent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très-pluvieuse. Les lieux élevés se trouvèrent d'une fertilité extraordinaire, & les terres basses furent submergées. La moitié du Peuple cria une seconde fois famine; mais ces misérables trouvèrent des gens aussi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux Habitans avoit une femme fort belle. Son voisin en devint amoureux, & l'enleva. Il s'émut une grande querelle, & après bien des injures & des coups, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodite, qui, pendant que la République subsistoit, avoit eu quelque crédit. Ils allèrent à lui, & voulurent lui dire leurs raisons. Que m'importe, dit cet homme, que cette femme soit à vous, ou à vous? J'ai mon champ à labourer; je n'irai peut-être pas employer mon temps à terminer vos différends, & à travailler à vos affaires, tandis que je né-

gligerai les miennes. Je vous prie de me laisser en repos, & de ne m'importuner plus de vos querelles. Là dessus il les quitta, & s'en alla travailler sa terre. Le ravisseur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plutôt que de rendre cette femme; & l'autre pénétré de l'injustice de son voisin, & de la dureté du Juge, s'en retournoit désespéré, lorsqu'il trouva dans son chemin une femme jeune & belle, qui revenoit de la fontaine. Il n'avoit plus de femme, celle-là lui plut; & elle lui plut bien davantage, lorsqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour Juge, & qui avoit été si peu sensible à son malheur. Il l'enleva & l'emmena dans sa maison.

Il y avoit un homme qui possédoit un champ assez fertile, qu'il cultivoit avec grand soin. Deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chassèrent de sa maison, occupèrent son

champ; ils firent entre eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudroient l'usurper; & effectivement ils le soutinrent par-là pendant plusieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout seul, tua l'autre, & devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long. Deux autres Troglodites vinrent l'attaquer; il se trouva trop foible pour se défendre, & il fut massacré.

Un Troglodite, presque tout nud, vit de la laine qui étoit à vendre. Il en demanda le prix. Le Marchand dit en lui-même : naturellement je ne devois espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de bled; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par-là, & payer le prix demandé. Je suis bien aise, dit le Marchand, j'aurai du bled à présent. Que dites-

vous, reprit l'acheteur? Vous avez besoin de bled? J'en ai à vendre. Il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être; car vous saurez que le bled est extrêmement cher, & que la famine règne presque par tout; mais rendez-moi mon argent, & je vous donnerai une mesure de bled; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée. Un Médecin habile y arriva du pays voisin, & donna ses remèdes si à propos, qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avoit traités, demander son salaire; mais il ne trouva que des refus. Il retourna dans son pays, & il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais bientôt après, il apprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau, & affligeoit plus que jamais cette ter-

re ingrate. Ils allèrent à lui cette fois, & n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. „ Allez, leur dit il, hommes injustes, vous avez dans l'ame un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir ; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, & que les règles de l'équité vous sont inconnues. Je croirois offenser les Dieux qui vous punissent, si je m'opposois à la justice de leur colère". L'épidémie fut si violente, qu'il n'y eut que deux familles qui échappèrent aux malheurs de la Nation.

Il étoit resté dans ces deux familles, deux hommes bien singuliers. Ils avoient de l'humanité, ils connoissoient la justice, ils aimoient la vertu. Autant liés par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la désolation générale, & ne la ressentoient que par la pitié. C'étoit le motif d'une union

nouvelle. Ils travailloient, avec une sollicitude commune, pour l'intérêt commun. Ils n'avoient de différends que ceux qu'une douce & tendre amitié faisoit naître, & dans l'endroit du pays le plus écarté, réparés de leurs Compatriotes indignes de leur présence, ils menaient une vie heureuse & tranquille. La terre sembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes, & ils en étoient tendrement chéris. Toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu. Ils leur représentoient sans cesse les malheurs de leurs Compatriotes, & leur mettoient devant les yeux cet exemple si triste. Ils leur faisoient sur tout sentir que l'intérêt des Particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter; qu'il ne faut

faut point la regarder comme un exercice pénible; & que la justice pour autrui, est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des pères vertueux, qui est d'avoir des enfans qui leur ressembtent. Le jeune Peuple qui s'éleva sous leurs yeux, s'accrut par d'heureux mariages. Le nombre augmenta, l'union fut toujours la même; & la vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée au contraire par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit représenter ici le bonheur de ces Troglodites? Un Peuple si juste devoit être chéri des Dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre; & la Religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avoit laissé de trop rude.

Ils instituèrent des Fêtes en l'honneur des Dieux. Les jeunes filles ornées de fleurs, & les jeunes garçons,

leur demandoient d'autre grace , que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le soir , lorsque les troupeaux quitoient les prairies , & que les bœufs fatigués avoient ramené la charrue , ils s'assembloient ; & dans un repas frugal , ils chantoient les injustices des premiers Troglodites , leurs malheurs , la vertu renaissante avec un nouveau Peuple , & sa félicité. Ils célébroient les grandeurs des Dieux , leurs faveurs toujours présentes aux hommes qui les implorent , & leur colère inévitable à ceux qui ne les craignent pas. Ils décrivoient ensuite les délices de la vie champêtre , & le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt ils s'abandonnoient à un sommeil que les soins & les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fournissoit pas moins à leurs desirs qu'à leurs besoins. Dans

ce pays heureux, la cupidité étoit étrangère. Ils se faisoient des présens, où celui qui donnoit croyoit toujours avoir l'avantage. Le Peuple Troglodite se regardoit comme une seule famille. Les troupeaux étoient presque toujours confondus. La seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

Un d'eux disoit un jour : mon père doit demain labourer son champ ; je me leverai deux heures avant lui, & quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre disoit en lui-même : il me semble que ma sœur a du goût pour ce jeune Troglodite ; il faut que je parle à mon père, & que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre que des Voleurs avoient enlevé son troupeau. J'en suis fâché, dit-il, car il y avoit une genisse toute blanche que je voulois offrir aux Dieux.

On entendoit dire à un autre : il faut que j'aille au Temple remercier les Dieux ; car mon frère, que mon père aime tant, & que je chéris si fort, a recouvré la santé.

Ou bien : il y a un champ qui touche à celui de mon père, & ceux qui le cultivent sont tous les jours exposés aux ardeurs du soleil. Il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre.

Un jour que plusieurs Troglodites étoient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnoit d'avoir commis une mauvaise action, & lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites ; mais, s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille !

On vint dire à un Troglodite, que des Etrangers avoient pillé sa maison, & avoient tout emporté. S'ils n'é-

toient pas injustes , répondit-il , je souhaiterois que les Dieux leur en donnaissent un plus long usage qu'à moi.

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie. Les peuples voisins s'assemblèrent ; & , sous un vain prétexte , ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue , les Troglodites envoyèrent au devant d'eux des Ambassadeurs qui leur parlèrent ainsi :

Que vous ont fait les Troglodites ? Ont-ils enlevé vos femmes , dérobé vos bestiaux , ravagé vos Campagnes ? Non. Nous sommes justes , & nous craignons les Dieux. Que demandez-vous donc de nous ? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits ? Voulez-vous du lait de nos troupeaux , ou des fruits de nos terres ? Mettez bas les armes , venez au milieu de nous ,

& nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons , par ce qu'il y a de plus sacré , que , si vous entrez dans nos terres comme ennemis , nous vous regarderons comme un Peuple injuste , & que nous vous traiterons comme des bêtes feroches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris ; ces Peuples sauvages entrèrent armés dans la terre des Troglodites , qu'ils ne croyoient défendue que par leur innocence. Mais ils étoient bien disposés à la défense. Ils avoient mis leurs femmes & leurs enfans au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis , & non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur. L'un vouloit mourir pour son père , & un autre pour sa femme & ses enfans ; celui-ci pour ses frères , celui-là pour ses amis ; tous pour le Peuple Troglodite. La place de celui-

qui expiroit étoit d'abord prise par un autre , qui , outre la cause commune , avoit encore une mort particulière à venger.

Tel fut le combat de l'injustice & de la vertu. Ces Peuples lâches , qui ne cherchoient que le butin , n'eurent pas honte de fuir ; & cédant à la vertu des Troglodites , ils les laissèrent dès - lors jouir en paix de leur bonheur.



Heureux le père d'un si bon fils.

MYRTILE ayant ramené des champs son troupeau, étoit allé, un soir, se promener dans la prairie voisine. Le calme profond des Campagnes éclairées par la douce lumière de la lune, le souffle d'un vent frais, & les tendres accens du rossignol, le retinrent long-temps plongé dans une rêverie délicieuse. Il revint enfin vers sa cabane; & comme il passoit sous un berceau de pampres verts qui en décore l'entrée, il trouva son père qui sommeilloit paisiblement au clair de la lune. Le vicillard étoit couché sur le gazon, tenant la tête blanchissante appuyée sur une de ses mains. Myrtille s'arrêta devant lui, les bras croisés.

contre sa poitrine. Sa vue restoit constamment attachée sur son père. Seulement il regardoit de temps en temps le Ciel à travers le feuillage, & des larmes de joie couloient de ses yeux.

O mon père, dit-il, toi que j'honore le plus après les Dieux, comme tu reposes doucement ! Que le sommeil du juste est tranquille ! Tu as sans doute porté tes pas chancelans hors de ta cabane pour célébrer le soir par de saints cantiques, & le sommeil t'aura surpris après ta prière. Tu auras aussi prié pour moi. Ah que je suis heureux ! Les Dieux t'écoutent d'une oreille favorable ; car , autrement , pourquoi notre cabane seroit-elle ombragée par des arbres courbés sous le poids de leurs fruits ? Pourquoi la bénédiction du Ciel seroit-elle sur nos troupeaux & sur les productions de nos champs ? Lors-

que fatissait de mes foibles soins pour le repos de ta vieillesse, tu verses des larmes de joie, lorsque tournant tes regards vers le Ciel, tu me donnes ta bénédiction d'un air content; de quels doux sentimens je suis pénétré! Encore aujourd'hui, quittant mes bras, pour aller te ranimer à la chaleur du soleil: mon fils, disois-tu, que le Ciel, pour te récompenser, te fasse vivre à jamais heureux dans ces campagnes chéries! Mes regards affoiblis n'ont pas encore long-temps à les parcourir. Bientôt je les quitterai pour d'autres campagnes plus heureuses. Ah mon père! Ah mon meilleur ami! Je vais donc bientôt te perdre. Il se tut un moment, & regarda le bon vieillard avec des yeux mouillés de larmes. Mais non, reprit-il, ta vieillesse est encore robuste. Les Dieux te laisseront encore sur la terre pour

faire le bien, pour m'apprendre à le faire, quand tu ne feras plus. Il dit, & craignant pour lui les vents frais du soir, & la rosée humide, il lui baise le front pour l'éveiller doucement, & le conduit dans sa cabane, pour lui procurer un sommeil plus commode.



LA SAIGNÉE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

M. DORMEL.

Madame DORMEL

DORMEL l'aîné, fils, âgé de 20 ans.

SOPHIE, fille de M. Dormel, âgée
de 18 ans.

DORMEL le cadet, âgé de 6 ans.

Le Comte DE SAINT-BON.

Un Laquais du Comte, Personnage
muet.

*La Scène est à Paris dans la maison de
M. Dormel.*

*Le Théâtre représente une Chambre
des plus délabrées. On y voit quelques*

vieux meubles usés, un chevalet dressé, sur lequel est un tableau commencé, une table à écrire, &c. Dans le fond est une couchette sur laquelle est un enfant endormi; elle est couverte d'une mauvaise tapisserie.

SCÈNE PREMIÈRE

Madame DORMEL, SOPHIE, DORMEL
le cadet.

Madame Dormel file au grand rouet sur le devant du Théâtre. Son fils est à côté d'elle, & carde du coton. La lassitude le force d'interrompre son travail, qu'il reprend ensuite avec vivacité. Sa mère jette sur lui par intervalles des regards de pitié.

Sophie tricote auprès de la couchette où est son plus jeune frère. Elle est placée vis-à-vis de la porte qu'elle regarde.

*aussi de temps en temps d'un air inquiet
& rêveur.*

Il est environ trois heures après midi.

*Sophie lève un peu la tapisserie qui
couvre la couchette.*

(A part.) Etre à jeun depuis hier
sept heures, & dormir d'un som-
meil si tranquille ! Qu'il est heu-
reux !

MADAME DORMEL. Dort-il, So-
phie ?

SOPHIE. Oui ma mère.

MADAME DORMEL. Puisse-t-il dor-
mir encore long-temps, le pauvre
malheureux ! Que je crains son réveil !
Où est allé votre père ?

SOPHIE. Il a dit qu'il alloit deman-
der quelque à compte sur les dessus
de porte qu'il a entrepris.

MADAME DORMEL. Quoi , il n'est pas de retour , depuis neuf heures qu'il est parti ! Que deviendrons-nous si la course est inutile ?

SOPHIE. Cela n'est pas à craindre. Qui est-ce qui pourroit être insensible à notre infortune ?

MADAME DORMEL. Ah ma pauvre Sophie , que tu connois peu les hommes ! Qu'est-ce sur la terre qu'un Artisan malheureux , qu'un homme du petit peuple ?

SOPHIE. Mais enfin , c'est son bien qu'il va demander , c'est le prix de son travail.

MADAME DORMEL. Cela est vrai , ma fille , mais les travaux ne sont pas entièrement finis , & il faut qu'ils le soient pour qu'il puisse en exiger le paiement.

SOPHIE. L'ouvrage est au moins

bien avancé, & celui à qui il a affaire est si riche!

MADAME DORMEL. Si riche! Eh! Les plus riches sont les plus impitoyables. L'homme pour lequel il travaille, est un homme de rien, que j'ai vu dans la dernière indigence. Il étoit alors notre égal, & l'ami de votre père. Il a voulu l'associer à son commerce. Mais, Dieu, quel commerce! Combien la pauvreté, toute affreuse qu'elle est, lui est préférable! Votre père a refusé; pouvoit-il faire autrement? Il est resté pauvre, l'autre a fait fortune; mais son cœur s'est endurci. Votre père a perdu son ami, il en a été méconnu. C'est par une grace singulière qu'il veut bien, depuis quelque temps, lui donner de l'emploi, acheter au prix le plus modique, le fruit de ses sueurs & de ses veilles.

SOPHIE. Cela est-il possible? Etre

riche, & sans pitié pour les pauvres, encore après avoir éprouvé toutes les horreurs du besoin ! Pour moi , je vous avouerai qu'il ne m'est pas possible de le comprendre.

MADAME DORMEL. Tant mieux, ma fille , toutes tes pensées sont honnêtes & généreuses. Puisses-tu ne jamais changer !

(Il se fait un instant de silence après lequel on entend sonner 3 heures).

Le petit DORMEL, interrompant son ouvrage. Maman , voilà trois heures qui sonnent, est-ce que nous ne dînons pas aujourd'hui ?

MADAME DORMEL, sévèrement. Dormel, qu'est-ce que cela veut dire ? Votre père & votre frère sont sortis ; est-ce que vous voudriez dîner sans eux ?

Le petit DORMEL. Oh , non ma-

man : mais ils ont peut-être dîné, nous ne savons pas où ils ont été; enfin. . . .

MADAME DORMEL. Eh bien dans cette incertitude, dîneriez-vous tranquillement?

Le petit DORMEL. Oh non maman. . . . Mais c'est qu'il est bien tart. . . & il se pourroit bien que. . .

MADAME DORMEL. Taisez-vous. Ils sont à jeun aussi bien que vous. D'ailleurs, ne voyez-vous pas que j'attends, moi? Votre sœur en fait autant, & votre petit frère. . . . N'êtes-vous pas plus en état de supporter le besoin que lui? Il ne se plaint pas cependant.

Le petit DORMEL. Oui, maman; . . . mais c'est que . . . j'ai bien faim. (*Il dit ces dernières paroles en pleurant de toutes ses forces*).

Madame DORMEL, *en allant à lui les larmes aux yeux.* Mon enfant, mon cher enfant, tranquillise-toi . . . allons . . . , quelques efforts. Ton père va rentrer. Il nous apportera de quoi dîner; crois que je souffre autant que toi de ta peine.

Le petit DORMEL *l'embrasse en essuyant ses larmes.* Oh non, maman, ne souffrez pas, je vous en prie; car je souffrirois bien davantage, moi: tenez; je ne pleure plus, voilà qui est fini. Est-ce que je ne peux pas me passer de dîner aussi bien que vous? Que je me veux de mal d'avoir pleuré! Mais c'est malgré moi. . . Je m'en vais travailler si fort, qu'il faudra bien que j'oublie que j'ai faim. (*Il se remet à son ouvrage, & travaille avec plus d'ardeur.*)

Madame DORMEL, *reprenant son ouvrage.* Mon malheur est-il assez

grand ? Ah Ciel ! Comment le supporter ?

SOPHIE. Mon père ne vient point. S'il lui étoit arrivé quelque malheur.

MADAME DORMEL. Je devine celui qui lui est arrivé. On l'aura refusé , & il ne peut se déterminer à paroître ici les mains vuides. . . Mais c'est votre frère , c'est Dormel qui me surprend. A quelle heure est-il parti ?

SOPHIE. Dès la pointe du jour.

MADAME DORMEL. Qui l'auroit cru ? Lui en qui j'avois toujours reconnu des sentimens si dignes de son éducation , nous abandonner en de pareilles circonstances , lorsque nous avons le plus besoin de son secours ! Je ne m'y ferois jamais attendue.

SOPHIE. Que cela ne vous attriste

pas , ma mère ; c'est sûrement pour un bon dessein qu'il est sorti. Je connois l'excellence de son cœur. Je fais combien il est pénétré de notre triste situation. Il est allé y chercher du remède & seconder les efforts de mon père.

MADAME D O R M E L. Que fera-t-il sans appui , sans secours , sans connoissances ?

S O P H I E. Nos besoins le rendront industrieux. Il paroïssoit au désespoir.

MADAME D O R M E L. Que dis-tu ? Ah ! Sophie , ah ma chère fille ! S'il alloit se déshonorer , c'est ce coup-là qui me seroit mortel. On supporte tous les maux. . . . Mais l'infamie. . . .

S O P H I E. Ne craignez rien , je connois mon frère.

MADAME DORMEL. Ton père n'aura pu réussir. Il va revenir accablé de douleur, de fatigue & de faim.

SOPHIE. Je souffre plus pour lui que pour moi.

MADAME DORMEL. Mes chers enfans, l'état de votre père me perce l'ame. Il faut avoir recours au dernier des moyens, à celui qui déchire un cœur sensible; il faut que Dormel me prête ici son secours.

Le petit DORMEL. Moi, maman? Commandez, je suis prêt à tout faire.

MADAME DORMEL. C'est bien, mon fils, embrassez-moi. . . Dormel, mon cher fils. . . Dure nécessité! à quoi me réduis-tu? . . . Il faut que tu ailles implorer l'assistance des hommes, que tu leur exposes notre

misère ; que tu leur arraches , par tes instances & par tes larmes , quelque légère portion de leur superflu. . . Tu trouveras des méchans qui ne croient pas qu'il soit possible d'être pauvre & estimable , qui repoussent impitoyablement les malheureux ; mais peut-être aussi rencontreras-tu quelque homme vraiment digne de ce nom , qui voudra bien jeter sur nous un regard de commisération , & nous retirer , au moins pour un temps , de l'état affreux où nous sommes.

Le petit DORMEL , *après l'avoir écoutée avec la plus grande attention.* Mamán, n'est-ce pas ce qu'on appelle demander l'aumône ?

Madame DORMEL. Ah Ciel ! (*baut*). Oui, mon fils.

Le petit DORMEL. Cela me fera bien de la peine de demander l'aumône.

même. Faudra-t-il demander à tout le monde ?

MADAME DORMEL. Oui mon fils, à tout le monde, à tous ceux que tu verras en état de t'assister.

Le petit DORMEL. C'est qu'il y en a qui sont si durs & si rebutans, qui traitent si mal les pauvres ! Je voudrois bien ne leur point demander à ceux-là.

MADAME DORMEL. Que veux-tu, mon fils ? Il n'est pas possible de les distinguer. Demande avec instance, les cœurs ne s'émeuvent guère à la première secousse, sans te rendre cependant importun. Sois humble sans avoir l'air bas & rampant.

Le petit DORMEL, *tristement*. Allons donc, embrassez-moi, maman.

MAMAN DORMEL *l'embrassant*.

Va, mon fils; si la vie de ton père & celle de tes frères & sœurs n'y étoient pas attachées, je n'exigerois pas un pareil sacrifice. (*Le petit Dormel sort en pleurant.*)

SCENE II.

MADAME DORMEL, SOPHIE.

SOPHIE *le regardant sortir, les larmes aux yeux.* Le pauvre enfant, Non, il n'est personne que sa figure ne touche, que ses larmes n'attendrissent. Cette humiliation lui coûte beaucoup.



SCENE III.

Madame DORMEL & SOPHIE *ressent long-temps en silence*, Monsieur DORMEL.

M. DORMEL *entre d'un air sombre, il est pâle & défait. Ses habits annoncent la plus grande misère. Ah ma femme! Ah ma fille! Il nous faut mourir. (Il s'assied & regarde de tous côtés d'un air égaré).* Où est donc mon cadet? Dormel est-il de retour?

Madame DORMEL. Mon cher mari, j'en avois un secret pressentiment. Tu n'as rien obtenu.

M. DORMEL, *avec fureur.* Tout accès à la pitié est fermé dans le cœur des hommes. . . . Un misérable que j'ai bien voulu honorer de mon amitié dans des temps plus

heureux. . . . J'étois à mon aise alors ; il étoit pauvre & homme de bien. . . En changeant de mœurs, il a fait fortune. . . . Que la terre l'engloutisse ! Le scélérat ! Il me volé lâchement le fruit de mes travaux , il nous porte à tous le coup de la mort.

Madame DORMEL. Comment , il ne veut pas vous payer ?

M. DORMEL. Le monstre ! Il invoque à son secours la lettre de la Loi pour m'affaîner. . . Achevez votre ouvrage , je vous payerai ; jusques-là je ne vous dois rien : voilà son unique réponse. En vain lui ai-je représenté l'excès de ma misère , qu'il ne m'étoit pas possible de travailler sans me nourrir , que je me contenterois de la moitié du prix de l'ouvrage , que je regarderois ce secours , s'il le jugeoit à propos ,

comme un don ; il a été sourd à toutes mes prières. Je ne dois rien, m'a-t-il reparti durement , & je n'ai point d'aumône à vous faire. . . . J'insistois : qu'on me débarrasse de cet importun , a-t-il dit à ses gens , & sur le champ on me porte dans la rue à demi-mort d'épuisement & d'indignation.

MADAME DORMEL. Remettez-vous, mon cher ami ; n'aigrissez point nos maux en vous appesantissant sur les vôtres. J'ai envoyé votre cadet par la Ville, peut-être sera-t-il assez heureux pour nous trouver quelque secours.

M. DORMEL. N'espère rien, ma chère. Ah des hommes, des hommes ! Non, il n'en est plus, il n'est que des bêtes féroces. Ton état a-t-il pu me permettre d'oublier ce

moyen? Il est vrai que je l'ai rejeté long-temps. La honte, te l'avouerai-je, l'amour-propre, l'orgueil. . . ces différentes passions ont long-temps combattu dans mon cœur; ma tendresse pour toi, pour ces chers enfans, l'a enfin emporté. Je me suis adressé au premier passant. Je l'aborde les larmes aux yeux, la physionomie renversée: j'ai une femme & quatre enfans qui sont dans le besoin le plus pressant, lui ai-je dit d'une voix basse & d'un ton mal articulé. Travaillez, me répond brusquement cet homme, vous le pouvez encore; il n'est point de métier qui ne soit plus honnête que celui que vous faites. En même temps, il tire de sa poche une bourse des mieux fournies, y cherche la plus petite des monnoies & me la met dans la main. J'étois immobile de dépit. Je voulois parler, mais ma lan-

gue étoit glacée, & il étoit déjà bien loin, lorsque j'en ai recouvré l'usage.

SOPHIE. Un homme riche insulter la misère, & ne la pas secourir ! A qui donc s'adresser ?

M. DORMEL. A personne, ma fille. Quand on est aussi malheureux que nous le sommes, il faut savoir mourir. . . . Mais Dormel m'étonne, il n'a pas accoutumé de s'absenter si long-temps, ni de sortir si matin.

Madame DORMEL. C'est ce que je disois à l'instant. Je ne puis croire qu'il ait eu dessein de nous abandonner.

M. DORMEL. Je ne le crois pas non plus. Mais devoit-il sortir dans une circonstance aussi fâcheuse,

lorsque son secours nous est si nécessaire ? Ne fait-il pas que la plus légère interruption de son travail, nous fait un tort irréparable. Non, il ne s'excusera jamais.

S O P H I E J'entends quelqu'un, c'est sûrement lui. (*Elle va à la porte.*)

M. D O R M E L. Qu'il ne paroisse pas devant mes yeux.



SCENE IV.

M. DORMEL, Madame DORMEL,
SOPHIE, DORMEL l'aîné. *Il a l'air
foible & abattu, ses bras sont entourés
de linges, il porte deux pains & une
bouteille de vin.*

DORMEL l'aîné, *jetant les pains sur
la table, & mettant la bouteille à terre.*
Tenez, mangez, ils me coûtent bien
cher. Je n'en puis plus. *Il se laisse
aller sur un vieux coffre...*

M. DORMEL. Qu'est-ce à dire?
Seroit ce le fruit d'un crime? Ah mal-
heureux!

DORMEL l'aîné. Mangez, vous
dis je, je suis digne de vous.

M. DORMEL. Mais encore, que
signifie l'état où vous voilà?

MADAME DORMEL. Des bandages, des linges, du sang ! Vous seriez-vous battu ?

SOPHIE. Ah ma mère ! Il s'est fait saigner. Tenez voilà une ligature dé faite. Le sang coule de son bras.

DORMEL fils. Mon père ! . . .
Ma mère ! Ma sœur ! C'étoit pour vous donner du pain.

M. & MADAME DORMEL, *ensemble.*
Ah mon fils !

SOPHIE. Ah mon frère !

(*Ils s'approchent de Dormel & l'embrassent étroitement. Sophie resserre sa ligature.*)



SCENE DERNIÈRE.

M & Madame DORMEL, SOPHIE,
DORMEL l'aîné, le Comte DE
SAINT-BON, DORMEL le cadet,
un Domestique du Comte *portant
quelques provisions.*

Le Comte DE SAINT-BON. Où
sont-ils ces pauvres malheureux? Com-
ment ont-ils pu se cacher si long-
temps à mes yeux?

DORMEL le cadet. Les voilà,
Monsieur, . . . c'est mon père. . .
c'est ma mère. . . Ils meurent de
faim.

Madame DORMEL, *au Comte.* Hé-
las, Monsieur, que votre générosité
est touchante! Nous en sentons tout
le prix : mais comment en pourrions-
nous jouir, tandis que ce cher en-
fant, le mortel le plus respectable . . .

est près d'expirer ? . . . Ah ! Si vous laviez. . .

Le petit DORMEL. Mon cher frère, comme vous voilà ! *Il court à son frère.*

Le Comte, à Dormel l'aîné. Comment ! vous auroit-on maltraité ?

DORMEL fils, d'une voix faible & interrompue. Non , Monsieur , je n'ai pu supporter l'état où se trouve reduite ma malheureuse famille. Je suis sorti ce matin , le désespoir dans l'ame , déterminé à leur trouver du secours ou à mourir. Je rencontre un de mes amis aussi pauvre , aussi malheureux que moi. Mon air désespéré l'effraie. Où vas-tu , me dit-il , que t'est-il arrivé ? Ah mon cher ! Ils n'ont pas mangé depuis hier au soir. . . Mon père . . . ma mère. . . Je ne fais où je vais . . . où je suis. . . Ils vont mourir. Tiens , mon ami , me

dit cet homme vertueux, en me donnant une pièce de deux sols, voilà tout ce que je possède. Si tu veux gagner de l'argent, je fais un moyen. — Ah! dis, je ferai tout; il est honnête sans doute. Eh bien, me dit ce généreux ami, il y a un Particulier qui demeure auprès de l'Ecole de Chirurgie, il apprend à saigner, & il donne de l'argent à ceux qui. . . J'entends, ai-je interrompu. Je le quitte à l'instant, je vole chez ce Particulier. Il me saigne & me donne de l'argent. Je vais chez un autre, on m'en fait autant. Je viens avec ces pains, & je meurs. Heureux si ma mort retarde de quelques instans celle des infortunés à qui je dois le jour.

LE COMTE. Ah, mon ami, vous êtes un prodige de vertu! Mais vous avez un frère qui se montre votre digne émule. . . . Ce petit malheureux (*en montrant le petit Dormel*) est tom-

bé en défaillance à ma porte ; je l'ai fait transporter chez moi. Quelques gouttes de liqueur lui ont fait reprendre ses sens. Il meurt d'inanition , dit un Médecin qui étoit alors à la maison , & sur le champ je lui fais présenter quelque nourriture. Il la refuse constamment. — C'est mon père . . . c'est ma mère qu'il faut secourir. Pourrois-je manger tandis qu'ils meurent de faim ?

M. DORMEL *attendri*. Ah , mes enfans , vous méritiez un meilleur sort !

LE COMTE. Que leur sort ne vous inquiète plus, j'en fais actuellement mon affaire. Je bénirai chaque jour l'heureux instant où j'ai pu secourir des malheureux aussi peu faits pour l'être. Votre fils n'est heureusement qu'affoibli. A son âge , fort comme il le paroît , il se tirera aisément

d'affaire. (*Il jette une bourse sur la table*) Voilà pour aider à sa guérison & à votre subsistance pendant quelques jours. Dans peu vous aurez de mes nouvelles. Je vais de ce pas . . . , *retenant M. Dormel & sa famille qui veulent se jeter à ses pieds.* Point de remerciemens, mes chers enfans; ce que je fais m'est bien doux. J'en ai déjà reçu la récompense au fond de mon cœur. (*A Monsieur & à Madame Dormel.*) Je ne puis me lasser d'admirer l'effet de l'éducation & des bons exemples que vous avez donnés à vos enfans. Ils me donnent une haute idée de vos sentimens; car, dit le Proverbe, *bon sang ne peut jamais mentir.*



Le petit Berger bienfaisant.

LYCAS ET MYRTIL.

Pour réchauffer les glaces de son
âge,

Aux feux naissans du jour, devant son toit
assis,

Lycas vit près de lui Myrtil son petit fils.

Myrtil comptoit déjà le dixième feuillage,

Et du vieillard les regards attendris

Parmi ses traits naifs retrouvoient son image.

Il le prit dans ses bras, & lui parlant des
Dieux,

De son petit troupeau, des jeux de son
enfance,

Des plaisirs qu'aux bons cœurs donne la bien-
faisance,

Il vit, à ce discours, des pleurs baigner ses
yeux.

Tu pleures, lui dit-il ? Ce que tu viens
d'entendre

Jusqu'à ce point, mon fils, n'émeut pas seul
ton cœur

Non, il est agité d'un sentiment plus ten-
dre,

Laisse-m'en, avec toi, partager la dou-
ceur.

Myrtil vouloit sécher ses larmes,
Elles couloient toujours. — Mon père, ah!
je sens bien,

Oui, je le sens; rien n'est si plein
de charmes,

Que de pouvoir faire du bien.

— Mais pourquoi donc, Myrtil, détournes-tu la vue?

Tes pleurs redoublent; autrefois
Tu m'aurois laissé lire en ton ame ingé-

nue :
Tu ne m'aimes plus, je le vois.

— Qui, moi, ne plus t'aimer! Le croirois-tu, mon père?

Eh bien ! Tu sauras tout, je vais te l'a-
vouer.

Si je le fais, au moins, ce n'est que pour
te plaire.

Tu me l'as dit souvent : Du bien qu'on a pu
faire,

Doit-on être jaloux de s'entendre louer ?

Ma plus jeune brebis, hier, pendant l'Po-
rage,

S'étoit perdue au fond du bois.

J'allois pour la chercher ; d'une roche sau-
vage

J'entends de loin sortir une tremblante voix ;

Je m'approche, c'étoit un vieillard de ton
âge.

Il portoit sur son dos un fardeau bien pesant,
Qu'il fit glisser à terre en soupirant.

Quel sort cruel, dit-il, après un court
silence !

N'aurai-je donc jamais un moment de repos ?

Faut-il, quand l'homme oisif nage dans l'a-
bondance,

D'un vil pain de douleur, voir payer mes
travaux ?

Aux ardeurs du midi, sur la terre embrasée,

Errant accablé de ce faix,

Je trouve enfin, je trouve ce lieu frais ;

Mais rien pour réparer ma vigueur épuisée.

Mon toit est loin encore, & fût-il proche,
hélas!

Més genoux chancelans sous le poids qui
m'accable,

Ne sauroient plus me traîner à cent pas.

Pourtant contre les Dieux je ne murmure
pas,

Ils m'ont tendu toujours une main secou-
rable.

Il dit, & sur son faix il s'étend. Moi sou-
dain

Je vole ici. Sans rien dire à ma mère,

Je prends des fruits nouveaux, du lait frais
& du pain,

Et cours soulager sa misère.

Il reposoit. Sans bruit, j'entre-sous le ro-
cher.

Je pose auprès de lui ma coupe & ma cor-
beille.

Et parmi des buissons je m'en vais me cacher.
Une heure passe, il se réveille.

Que le sommeil, dit-il, est un Dieu bien-
faisant!

Le soir s'avance, allons ; quittons cette retraite.

Et reprenant son faix : Dieux ! Comme il est pesant !

Mais n'a-t-il pas servi pour reposer ma tête ?

Peut-être que les Dieux voudront guider mes pas.

Je puis dans ces déserts trouver une chaumière.

A ses côtés alors il voit ma pannetière,
Et son fardeau retombe de ses bras.

Malheureux que je suis ! Quel est ce vain mensonge

Qui m'égare dans mon sommeil ?
Je rêve encore. A mon réveil,

Tout va fuir. . . Mais non, non, non, ce n'est point un songe.

Il prend du lait, des fruits : ô mortel généreux

Qui te plais à cacher ta noble bienfaisance,

Reçois le doux transport de ma reconnoissance.

Que ne puis-je te voir & t'embrasser ! Grands Dieux !

Sur lui ; sur tous les siens , répandez l'abondance.

Je suis rassasié ; mais j'emporte ces fruits.

Je veux que mes enfans , ma femme s'en nourrissent ;

Qu'en une voix , ce soir , tous nos cœurs réunis ,

Chantent mon bienfaiteur , le chantent , le bénissent.

Il se lève à ces mots. Prompt à le devancer ,

A travers les buissons je cours dans la prairie ,
Et m'affieds en un lieu qu'il devoit traverser.

Il m'apperçoit. Mon fils , viens , dis-moi , je te prie ,

Aurois-tu vu quelqu'un passer ?

Non , dis-je , bon vieillard. Mais d'où viens-tu ? Sans doute ,

Tu t'es égaré dans ta route.

— Oui , mon ami , j'allois au Village prochain.

Etranger dans ces lieux, je ne les puis con-
noître.

Je croyois , par ce bois , abrégér mon che-
min ;

Mais il est si désert, que sans un Dieu , peut-
être ,

J'y serois déjà mort & de soif & de faim.

Eh bien à ce Village allons que je te mène ,

Lui dis-je , sur mon bras appuie un peu ta
main ,

Pour me suivre avec moins de peine.

Si j'étois assez fort , je prendrois ton far-
deau ;

Et je le conduisis jusqu'au prochain Hameau.

Tu l'as voulu savoir. Eh bien ! Voilà , mon
père ,

Ce qui de joie encor me fait tout tressaillir.

Ce que j'ai fait ne coûtoit rien à faire ;

Si tu savois pourtant combien j'ai de plaisir

D'avoir , de ce pauvre homme, adouci la
misère !

Si je suis si content pour si peu , Dieux !
Combien

Doit être heureux celui qui fait beaucoup
de bien !

Le fort peut maintenant me ravir la lumière,
Dit Lycas, sur son cœur pressant son petit
fils ;

Lorsque mes jours seront finis,
La bienfaisance encor vivra dans ma chau-
mière.



La mauvaise mère & le bon fils.

DANS l'une de nos Provinces maritimes, il y avoit un Intendant qui s'étoit rendu recommandable par son désintéressement & par son intégrité. Cet homme de bien, appelé M. de Carandon, mourut pauvre, & presque insolvable. Il avoit laissé une fille que personne n'épousoit, parce qu'elle avoit beaucoup d'orgueil, peu d'agrémens, & point de fortune. Un riche & honnête Négociant la rechercha, par considération pour la mémoire de son père. Il nous a fait tant de bien, disoit le bon-homme Corée ! (c'étoit le nom du Négociant) Il est bien juste que quelqu'un de nous le rende à sa fille. Corée se proposa donc humblement, & Mademoiselle de Carandon, avec beaucoup de répugnance, consentit.

sentit à lui donner la main , bien entendu qu'elle auroit dans sa maison une autorité absolue. Le respect du bon-homme , pour la mémoire du père , s'étendoit j'usques sur sa fille. Il la consultoit comme son oracle , & si quelquefois il lui arrivoit d'avoir un avis différent du sien , elle n'avoit qu'à proférer ces paroles importantes : Feu Monsieur de Carandon , mon père. . . . Corée n'attendoit pas qu'elle achevât pour avouer qu'il avoit tort.

Il mourut assez jeune , & lui laissa deux enfans. Son héritage , suivant ses dernières dispositions , fut mis en dépôt dans les mains de sa femme , avec le droit fatal de le distribuer à ses enfans , comme bon lui sembleroit. De ces deux enfans , l'aîné faisoit ses délices ; non qu'il fût plus beau ou plus heureusement né que le cadet , mais il étoit plus hardi & plus impérieux , par consé-

quent d'un caractère plus ressemblant au sien. Elle avoit enfin , pour l'aimer uniquement , toutes les mauvaises raisons que peut avoir une mauvaise mère.

Le petit Jacquaut étoit l'enfant de rebut ; sa mère ne daignoit presque pas le voir , & ne lui parloit que pour le gronder. Cet enfant intimidé n'osoit lever les yeux devant elle , & ne lui répondoit qu'en tremblant. Il avoit , disoit - elle , le naturel de son père , une ame du peuple. Pour l'aîné qu'on avoit pris soin de rendre aussi volontaire , aussi mutin , aussi capricieux qu'il étoit possible , c'étoit la gentillesse même : son indocilité s'appelloit hauteur de caractère ; son humeur , excès de sensibilité. On s'applaudissoit de voir qu'il ne cédoit jamais quand il avoit raison ; or il faut savoir qu'il n'avoit jamais tort. On ne cessoit de dire qu'il sentoit son bien , & qu'il avoit l'hon-

neur de ressembler à Madame sa mère. Cet aîné appelé M. de l'Etang (car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laisser le nom de Corée), cet aîné, dis-je, eut des Maîtres de toute espèce. Les leçons étoient pour lui seul, & le petit Jacquaut en recueilloit le fruit ; de manière qu'au bout de quelques années , Jacquaut savoit tout ce qu'on avoit enseigné à M. de l'Etang, qui en revanche ne savoit rien.

Toutes les personnes qui vouloient faire leur cour à Madame , s'apercevant de son foible ; lui faisoient croire que son aîné étoit un prodige. Les Maîtres moins complaisans , ou plus mal-adroits, en se plaignant de l'indocilité , de l'inattention de cet enfant chéri , ne tarisoient point sur les louanges de Jacquaut. Ils ne disoient pas précisément que M. de l'Etang fût un sot ; mais ils disoient que le petit Jac-

quaut avoit de l'esprit comme un Ange. La vanité de la mère en fut blessée ; elle redoubla d'aversion pour ce petit malheureux , devint jalouse de ses progrès , & résolut d'ôter à son enfant gâté , l'humiliation du parallèle.

Une aventure bien touchante réveilla cependant en elle les sentimens de la nature ; mais ce retour sur elle-même l'humilia sans la corriger. Jacquaut avoit dix-ans , de l'Etang en avoit près de quinze , lorsqu'elle tomba dangereusement malade. L'ainé s'occupoit de ses plaisirs , & fort peu de la santé de sa mère. C'est la punition des mères folles d'aimer des enfans dénaturés. Cependant on commençoit à s'inquiéter. Jacquaut s'en apperçut ; & voilà son petit cœur saisi de douleur & de crainte. L'impatience de voir sa mère ne lui permet plus de se cacher. On l'avoit accoutumé

à ne paroître que lorsqu'il étoit appelé; mais enfin sa tendresse lui donna du courage. Il saisit l'instant où la porte de la chambre est entrouverte; il entre sans bruit & à pas tremblans; il s'approche du lit de sa mère. Est - ce vous, mon fils, demanda - t - elle? — Non, ma mère c'est Jacquaut. Cette réponse naïve & accablante, pénétra de honte & de douleur l'ame de cette femme injuste; mais quelques caresses de son mauvais fils, lui rendirent bientôt tout son ascendant; & Jacquaut n'en fut dans la suite ni mieux aimé, ni moins digne de l'être.

A peine Madame Corée fut-elle rétablie, qu'elle reprit le dessein de l'éloigner de la maison. Son prétexte fut que de l'Etang naturellement vif, étoit trop susceptible de dissipation, pour avoir un compagnon d'étude; & que les impertinentes prédilections des Maîtres pour l'enfant

qui étoit le plus humble ou le plus careffant avec eux , pouvoit fort bien décourager celui dont le caractère plus haut & moins flexible , exigeoit plus de ménagement. Elle voulut donc que de l'Etang fût l'unique objet de leurs soins , & fe défit du malheureux Jacquaut , en l'exilant dans un Collége.

A feize ans , de l'Etang quitta fes Maîtres de Mathématiques , de Physique , de Musique , &c. comme il les avoit pris ; il commença fes Exercices , qu'il fit à-peu-près comme fes Etudes ; & à vingt-ans , il parut dans le monde avec la fuffifance d'un sot qui a entendu parler de tout , & qui n'a refléchi fur rien.

De fon côté , Jacquaut avoit fini fes humanités , & fa mère étoit en-nuyée des éloges qu'on lui donnoit. Vous voilà grand , lui dit-elle un jour , il faut prendre un par-

ti. Vous croyez peut-être que j'ai de quoi vous soutenir dans le monde, je vous déclare qu'il n'en est rien. La fortune de votre père n'étoit pas aussi considérable qu'on l'imagine, à peine suffira-t-elle à l'établissement de votre aîné. Pour vous, Monsieur, vous n'avez qu'à voir si vous voulez courir la carrière des Bénéfices ou celle des armes, vous faire tonsurer ou casser la tête, accepter, en un mot, un petit collet ou une Lieutenance d'Infanterie, c'est tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit qu'il y avoit des partis moins violens à prendre pour le fils d'un Négociant. A ces mots, Mademoiselle de Carandon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils si peu digne d'elle, & lui défendit de paroître à ses yeux. Le jeune Corée désolé d'avoir encouru l'indignation de sa mère, se retira

en soupirant , & résolut de tenter si la fortune lui feroit moins cruelle que la nature. Il apprit qu'un vaisseau étoit sur le point de faire voile pour les Antilles, où il avoit dessein de se rendre. Il écrivit à sa mère pour lui demander son aveu , sa bénédiction , & une pacotille. Les deux premiers articles lui furent amplement accordés ; mais le dernier avec économie.

Sa mère se croyant trop heureuse d'en être débarrassée , voulut le voir avant son départ , & en l'embrassant lui donna quelques larmes. Son frère eut aussi la bonté de lui souhaiter un heureux voyage. C'étoient les premières caresses qu'il avoit reçues de ses parens. Son cœur sensible en fut pénétré. Cependant il n'osa leur demander de leur écrire ; mais il avoit un camarade de Collège dont-il étoit tendrement aimé : il le conjura, en partant, de lui don-

ner quelquefois des nouvelles de sa mère.

Celle-ci ne fut plus occupée que du soin d'établir son enfant chéri. Il se déclara pour la robe. On lui obtint des dispenses d'Études, & bientôt il fut admis dans le sanctuaire des Loix. Il ne falloit plus qu'un mariage avantageux. On proposa une riche héritière; mais on exigea de la veuve la donation de ses biens. Elle eut la foiblesse d'y consentir, en se réservant à peine de quoi vivre décemment, bien assurée que la fortune de son fils seroit toujours à sa disposition.

A l'âge de vingt-cinq ans, M. de l'Etang se trouva donc un petit Conseiller tout rond, négligeant sa femme autant que sa mère, ayant grand soin de sa personne, & fort peu de souci des affaires du Palais. Bientôt il n'y eut pas d'excès dans lequel il ne se plongeât. Sa fortune dimi-

nuoit tous les jours par ses dépenses énormes. Cependant comme il croyoit humiliant pour lui de décheoir, il se piqua d'honneur, & ne voulut rien rabattre de son faste: enforte que dans quelques années il se trouva qu'il étoit ruiné.

Il en étoit aux expédiens, lorsque Madame sa mère, qui n'avoit pas mieux ménagé sa réserve, lui écrivit pour lui demander de l'argent. Il lui répondit qu'il étoit au désespoir; mais que loin de lui pouvoir envoyer des secours, il en avoit besoin lui-même. Déjà l'alarme s'étoit répandue parmi les créanciers, & c'étoit à qui se faisoit le premier des débris de leur fortune. Qu'ai-je fait? disoit cette mère défolée; je me suis dépouillée de tout pour un fils qui a tout dissipé.

Cependant, qu'étoit devenu l'infortuné Jacquaut? Jacquaut avec

de l'esprit , la meilleure ame , la plus jolie figure du monde , & sa petite pacotille , étoit arrivé heureusement à Saint - Domingue. On fait combien un François de bonnes mœurs & de bonne mine , trouve aisément à s'établir dans les Isles. Le nom de Corée , son intelligence & sa sagesse , lui acquirent bientôt la confiance des Habitans. Avec les secours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une Habitation , la cultiva , la rendit florissante. Le commerce qui étoit en vigueur , commençoit déjà à s'enrichir , lorsque son camarade de Collège , qui , jusques-là ne lui avoit donné que des nouvelles satisfaisantes , lui écrivit que son frère étoit ruiné , & que sa mère abandonné de tout le monde, étoit réduite aux plus affreuses extrémités. Cette lettre fatale fut arrosée de larmes. Ah , ma pauvre mère ,

s'écria-t-il, j'irai, j'irai vous secourir ! Il ne voulut s'en fier à personne. Un accident, une infidélité, la négligence ou la lenteur d'une main étrangère, pouvoient, la priver des secours de son fils, & la laisser mourir dans l'indigence & le désespoir. Rien ne doit retenir un fils, se disoit-il à lui-même, lorsqu'il y va de l'honneur & de la vie d'une mère.

Avec de tels sentimens, Corée ne fut plus occupé que du soin de vendre tout ce qu'il possédoit, & le sacrifice ne coûta rien à son cœur. Il s'embarqua, & avec lui toute sa fortune. Le trajet fut heureux. Au bout de six semaines, il arrive sur les Côtes de France ; & ce digne fils, sans se permettre une nuit de repos, se rend avec son trésor auprès de sa malheureuse mère. Il la trouve aux bords du tombeau, & dans un état plus affreux, pour el-

le , que la mort même. Elle étoit dénuée de tout secours , & livrée aux soins d'un Domestique , qui , rebuté , de souffrir l'indigence où elle étoit réduite , lui rendoit à regret les derniers soins d'une pitié humiliante. La honte de sa situation l'avoit portée à défendre à ce Domestique , de recevoir personne que le Prêtre & le Médecin charitable qui la visitoient quelquefois.

Corée demande à la voir , on le refuse. Annoncez-moi , dit-il au Domestique. — Et quel est votre nom ? — Jacquaut. Le Domestique s'approche du lit. Un Etranger , dit-il , demande à voir Madame. — Hélas ! Et quel est cet Etranger ? — Il dit qu'il s'appelle Jacquaut. A ce nom , ses entrailles furent si émues , qu'elle faillit à expirer. Ah , mon fils , dit-elle , d'une voix éteinte , & en levant sur lui sa mourante paupière ! Ah , mon fils , dans quel moment

venez-vous revoir votre mère ! Votre main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant si pieux & si tendre , de voir cette mère qu'il avoit laissée au sein du luxe & de l'opulence , de la voir dans un lit entouré de lambeaux , & dont l'image souleveroit le cœur , s'il m'étoit permis de la rendre ! O ma mère ! s'écria-t-il , en se précipitant sur ce lit de douleur. . . Ses sanglots étouffèrent sa voix , & les ruisseaux de larmes dont il inondoit le sein de sa mère expirante , furent longtemps la seule expression de sa douleur & de son amour. Le Ciel me punit , reprit-elle , d'avoir trop aimé un fils dénaturé , d'avoir. . . Il l'interrompit. Tout est réparé , ma mère , lui dit ce vertueux jeune homme , vivez. La fortune m'a comblé de biens , je viens les répandre au sein de la nature. C'est pour vous qu'il me les a donnés. Vivez , j'ai

de quoi vous faire aimer la vie. — Ah, mon cher enfant ! si je desire de vivre, c'est pour expier mon injustice, c'est pour aimer un fils dont je n'étois pas digne, un fils que j'ai déshérité, A ces mots, elle se couvrit le visage, comme indigne de voir le jour. Ah ! Madame, s'écria-t-il, en la pressant dans les bras, ne me dérobez point la vue de ma mère. Je viens à travers les mers la chercher & la secourir. Dans ce moment le Prêtre & le Médecin arrivèrent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les seules consolations que le Ciel m'a laissées ; sans leur charité, je ne serois plus. Corée les embrasse en fondant en larmes. Mes amis, leur dit-il, mes bien faiseurs ! Que ne vous dois je pas ! Sans vous je n'aurois plus de mère. Achevez de la rappeler à la vie. Je suis riche, je viens la rendre heureuse. Re-

doublez vos soins , vos consolations , vos secours ; rendez - la moi. Le Médecin vit prudemment que cette situation étoit trop violente pour la malade. Allez , Monsieur , dit - il à Corée , reposez - vous sur notre zèle , & n'ayez plus d'autre soin que de faire préparer un logement commode & sain. Ce soir Madame y sera transportée.

Le changement d'air , la bonne nourriture , ou plutôt la révolution qu'avoit fait la joie & le calme qui lui succéda , ranimèrent insensiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avoit été le principe du mal , la consolation en fut le remède. Corée apprit que son malheureux frère venoit de périr misérablement ; mais , par bonheur , sans laisser d'enfans. On déroba la connoissance de cette mort à une mere sensible , &

trop foible pour soutenir , sans expirer , un nouvel accès de douleur. Elle l'apprit enfin lorsque sa santé fut plus affermie. Toutes les plaies de son cœur se r'ouvrirent , & les larmes maternelles coulèrent de ses yeux. Mais le Ciel en lui ôtant un fils indigne de sa tendresse , lui en rendoit un qui l'avoit méritée par tout ce que la nature a de plus sensible & la vertu de plus touchant. Il avoit laissé en Amérique une jeune veuve nommée Lucelle , dont il étoit tendrement aimé , & à laquelle il se dispoisoit à s'unir. Il confia à Madame Corée les desirs de son ame. C'étoit de pouvoir réunir dans ses bras son épouse & sa mère. Celle-ci saisit avec joie le projet de passer avec lui en Amérique. Une Ville remplie de ses folies & de ses malheurs , étoit pour elle un séjour odieux ; & l'instant

où elle s'embarqua , lui rendit une nouvelle vie. Le Ciel qui protège la piété , leur accorda des vents favorables. Lucelle reçut la mère de son amant , comme elle auroit reçu sa mère. L'hymen fit de ces amans les époux les plus fortunés , & leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable , dans ces plaisirs purs & sereins qui sont le partage de la vertu.



Le courage de l'amitié.

DEUX Matelots , l'un Espagnol & l'autre François , étoient dans les fers à Alger. Le premier s'appeloit Antonio ; Roger étoit le nom de son compagnon d'esclavage. Le hazard voulut qu'ils fussent employés aux mêmes travaux. L'amitié est la consolation des malheureux ; Antonio & Roger en éprouvèrent toutes les douceurs. Ils se communiquoient leurs peines & leurs regrets. Ils parloient ensemble de leur famille , de leur patrie , de la joie qu'ils ressentiroient , si jamais ils étoient libres. Ils pleuroient enfin dans le sein l'un de l'autre , & cet adoucissement leur suffisoit pour porter leurs chaînes avec plus de courage , & pour soutenir les fatigues auxquelles ils étoient condamnés.

Ils travailloient à la construction d'un chemin qui traversoit une montagne. L'Espagnol un jour s'arrête, laisse tomber languissamment ses bras, & jette un long regard sur la mer. Mon ami, dit-il à Roger, avec un profond soupir, tous mes vœux sont au bout de cette vaste étendue d'eau. Que ne puis-je la franchir avec toi ! Je crois toujours voir ma femme & mes enfans qui me tendent les bras du rivage de Cadix, ou qui donnent des larmes à ma mort. Antonio étoit absorbé dans cette image accablante. Chaque fois qu'il revenoit à la montagne, sa vue mélancolique s'attachoit sur cet espace immense qui le séparoit de son pays, il formoit les mêmes regrets.

Un jour, il embrasse avec transport son camarade. — J'apperçois un vaisseau, mon ami ; tiens, regarde, ne le vois-tu pas comme moi ? Il n'abordera point ici, parce qu'on

évite les parages Barbaresques ; mais demain, si tu veux. Roger, nos maux finiront, nous serons libres. — Nous serons libres ? — Oui, demain ce navire passera à deux lieues environ du rivage, & alors du haut de ces rochers nous nous précipiterons dans la mer, & nous atteindrons le vaisseau, ou nous périrons. La mort n'est-elle pas préférable à une cruelle servitude ? Si tu peux te sauver, répond Roger, je supporterai avec plus de résignation mon malheureux sort. Tu n'ignores pas, Antonio, combien tu m'es cher. Cette amitié qui m'attache à toi, ne finira qu'avec ma vie. Je ne te demande qu'une seule grâce, mon ami, vas trouver mon père. . . Si le chagrin de ma perte & la vieillesse ne l'ont pas fait mourir, dis-lui. — Que j'aie trouver ton père, mon cher Roger ? Eh que prétends-tu faire ? Me seroit-il possible d'é-

tre heureux , de vivre un seul instant , si je te laissois dans les fers ? — Mais , Antonio , je ne fais pas nager , & tu le fais , toi. — Je fais t'aimer , repart l'Espagnol en fondant en larmes & en serrant , avec chaleur , Roger contre sa poitrine , mes jours sont les tiens. Nous nous sauverons tous deux. Vas , l'amitié me prêterà des forces , tu te tiendras attaché à cette ceinture. — Il est inutile , Antonio , d'y penser. Je ne saurois m'exposer à faire périr mon ami. L'idée seule m'inspire de l'horreur. Cette ceinture m'échapperoit. ou je t'entraînerois avec moi. Je ferois la cause de ta perte. — Eh bien , Roger , nous mourrons ensemble ! Mais pourquoi former ces craintes ? Je te l'ai dit , l'amitié soutiendra mon courage. Je t'aime trop pour qu'elle ne produise pas des miracles. Cesse de combattre mon dessein. Je l'ai résolu. Je m'apperçois

que les monstres qui nous gardent, nous épiant. Il y a de nos compagnons même qui seroient assez lâches pour nous trahir. Adieu. J'entends la cloche qui nous rappelle. Il faut nous séparer. Adieu, mon cher Roger, à demain.

Ils sont renfermés dans leur baigne. Antonio étoit rempli de son projet. Il se voyoit déjà franchissant la Méditerranée, libre & dans le sein de ses Compatriotes. Il étoit dans les bras de sa femme & de ses enfans. Roger se présentoit un tableau bien différent. Son ami, victime de sa générosité, emporté avec lui au fond de la mer, périssant enfin, quand peut-être, en ne s'occupant que de sa seule conservation, il eût pu se sauver & être rendu à une famille, qui, selon les apparences, gémissoit & souffroit de son esclavage. Non, se disoit dans son cœur l'infortuné François : je ne céderai

point aux sollicitations d'Antonio ; je ne lui causerai pas la mort , pour prix de cette amitié si généreuse qu'il m'a vouée. Il sera libre. Mon malheureux pere apprendra du moins que je vis encore, que je l'aime toujours. Hélas ! Je devois être l'appui de sa vieillesse , le consoler ! Je lui étois nécessaire. Peut - être en ce moment expire - t - il dans l'indigence , en desirant de voir , d'embrasser son fils. . . . Allons , qu'Antonio soit heureux , je mourrai avec moins de douleur.

On ne vint point le lendemain , à l'heure ordinaire , tirer les Esclaves de la prison. L'Espagnol étoit dévoré d'impatience , & Roger ne savoit s'il devoit se réjouir ou s'affliger de ce contre - temps. Enfin , on les rend à leurs travaux. Il ne pouvoient se parler. Leur Maître , ce jour-là , les avoit accompagnés. Antonio se contentoit de regarder

garder Roger, & de soupirer. Quelquefois il lui montrait des yeux la mer, & ne pouvoit, à cet aspect, contenir des mouvemens qui étoient toujours prêts à lui échapper. Le soir arrive. Ils se trouvent seuls. Saisissons le moment, s'écrie l'Espagnol, en s'adressant à son compagnon, viens. — Non, mon ami, jamais je ne pourrai me résoudre à exposer ta vie. Adieu. . . Adieu. . . Antonio, je t'embrasse pour la dernière fois. Sauve-toi, je t'en conjure. Ne perds pas de temps, & souviens-toi toujours de notre tendre amitié. Je te prie seulement de me rendre le service que tu m'as promis, à l'égard de mon père. Il doit être bien vieux, bien à plaindre, vas le consoler. S'il avoit besoin de quelque secours . . . mon ami. . .

A ces mots Roger tomba dans les bras d'Antonio, en versant un torrent de pleurs. Son ame étoit dé-

chirée. — Tu pleures, Roger ! Ce n'est pas des larmes qu'il faut , c'est du courage, ne résiste plus. Si tu différes encore d'une minute , nous sommes perdus. Peut-être ne retrouverons nous jamais l'occasion. Choisis, ou laisse-toi conduire, ou je me brise la tête sur ces rochers.

Le François se jette aux genoux de l'Espagnol , veut encore lui faire des représentations , lui montrer les risques infaillibles qu'il court s'il s'obstine à vouloir le sauver avec lui. Antonio le regarde tendrement , l'embrasse , gagne le sommet d'un rocher , & s'élance avec lui dans la mer. Ils vont d'abord au fond , reviennent ensuite au-dessus des flots. Antonio s'arme de toutes ses forces , nage en retenant Roger qui semble se refuser aux efforts de son ami , & craindre de l'entraîner dans sa chute.

Les personnes qui étoient dans le vaisseau , restoient frappées d'un spec-

tacle qu'elles ne pouvoient distinguer. Elles croyoient qu'un monstre marin s'approchoit du navire. Un nouvel objet détourne leur curiosité. On aperçoit une chaloupe s'emprefler de quitter le rivage, & poursuivre, avec précipitation, ce qu'on avoit pris pour quelque poisson monstrueux. C'étoient les Soldats préposés à la garde des Esclaves, qui brûloient de reprendre Antonio & Roger. Celui-ci les voit venir, & en même temps il jette les yeux sur son ami, qui commençoit à s'affoiblir. Il fait un effort, & se détache d'Antonio, en lui disant : on nous poursuit, sauve-toi, & laisse moi périr ; je retarde ta course. A peine a-t-il dit ces mots, qu'il tomboit déjà au fond de la mer. Un nouveau transport d'amitié ranime l'Espagnol. Il s'élance vers le François, le reprend au moment qu'il périssoit, & tous deux disparoissent.

La chaloupe incertaine de quel cô-

té pour suivre la route , s'étoit arrêtée , tandis qu'une barque détachée du navire , alloit reconnoître ce qu'ils n'avoient fait qu'entrevoir. Les flots recommencent à s'agiter. On distingue enfin deux hommes , dont l'un , qui tenoit l'autre embrassé , s'efforçoit de nager vers la barque. On fait force de rames pour voler à leur secours. Antonio est prêt de laisser échapper Roger. Il entend qu'on lui crie de cette barque. Il serre son ami , fait de nouveaux efforts , & fait , d'une main défaillante , un des bords de la barque. Il est prêt à retomber , on les retient tous deux. Les forces d'Antonio étoient épuisées. Il n'a que le temps de s'écrier : qu'on porte du secours à mon ami , je me meurs ; & toutes les horreurs de la mort se répandent sur son visage. Roger , qui étoit évanoui , rouvre les yeux , lève la tête , & voit Antonio étendu à ses côtés , & ne

donnant plus aucun signe de vie. Il s'élançe sur son corps, l'embrasse, l'inonde de ses larmes, pousse mille cris : mon ami, mon bienfaiteur, c'est moi qui suis ton assassin ! Mon cher Antonio, tu ne m'entends plus ! C'est donc là ta récompense de m'avoir sauvé la vie ? Ah ! qu'on se hâte de me l'ôter cette vie malheureuse, je ne puis plus la supporter. J'ai perdu mon ami.

Roger veut se poignarder. On lui arrache une épée dont il s'étoit saisi. Il apprend, au milieu des sanglots, les détails de son aventure, aux gens de la barque. Il retomboit toujours sur le corps d'Antonio. Qu'on ne m'empêche point de mourir ! Oui, mon ami, je vais te suivre, ajoutoit-il, en couvrant le corps pâle de ses baisers & de ses larmes. Ayez pitié de moi, au nom de Dieu, laissez moi mourir.

Le Ciel, qui sans doute est touché

des larmes des hommes , lorsqu'elles sont sincères, semble donner une marque signalée de sa bonté en faveur d'un sentiment si rare. Antonio jette un soupir, Roger pousse un cri de joie; on se réunit à lui pour donner du secours au malheureux Espagnol. Enfin , il lève un œil mourant , ses premiers regards cherchent à se fixer sur le François. A peine l'a-t-il aperçu , qu'il s'écrie : j'ai pu sauver mon cher Roger !

La barque revient au vaisseau. Ces deux hommes inspirent une sorte de respect à l'équipage , tant la vertu a de droits sur tous les cœurs. Ils excitent un intérêt puissant. Tout se dispute le plaisir de les obliger. Roger arrivé en France , court dans les bras de son père , qui pensa expirer d'un excès de joie ; & il fut nommé Gondolier de Versailles. L'Espagnol , à qui l'on avoit offert un poste très-avantageux , pour un homme de son

état , aima mieux aller rejoindre la femme & ses enfans ; mais l'absence ne diminua rien de son amitié. Il demeura en correspondance de lettres avec Roger. Ces lettres sont des chefs-d'œuvres de naïveté & de sentiment. On pourra les rendre un jour publiques pour l'honneur d'un sentiment qui a produit tant d'actions héroïques.



*La tendresse filiale.**MYRTIL ET CLOÉ.*

LE jeune enfant Myrtil, un jour, dans la
prairie,

Trouva sa jeune sœur. La jonquille & le
thym.

Se mêloient sous ses doigts à l'épine fleurie;
Et des pleurs cependant s'échappoient sur
son sein.

Ah te voilà, Chloé, lui dit son frère !

Pour qui viens-tu former ces guirlandes de
fleurs ?

Mais qu'as-tu donc ? Qui fait couler tes
pleurs ?

Tu penses, je le vois, à notre pauvre père.

C H L O É.

Hélas ! Myrtil, son mal le tourmente si fort.
Il s'agite, il se frappe.

MYRTIL.

Il appelle la mort.

Moi qu'il ne vit jamais sans me sourire,
J'ai voulu l'embrasser ; ma sœur , dans son
délire ,

Il m'a rejeté de ses bras.

Il ne me connoît plus : & sans ma mère
hélas !

Je crois qu'il alloit me maudire.

CHLOÉ.

O Ciel ! Un si bon père ! Il jouoit avec moi
Lorsque ce mal cruel vint attaquer sa vie.
J'étois sur ses genoux. D'une voix affoiblie,
Ma fille , me dit-il , ma fille , lève-toi.
Je me sens mal , très-mal. Une sueur sou-
daine

Couvrit son visage , il pâlit ;
Il me remit à terre , & foible , sans haleine ,
Malgré tous mes secours , il eut bien de la
peine

A traîner ses pas vers son lit.

MYRTIL.

Mon père, hélas ! du mal qui te dévore,
Te verrons-nous long temps souffrir ?
A peine ai-je sept ans. Je suis bien jeune
encore.
Mais si tu meurs, je veux aussi mourir.

CHLOÉ.

Non, il ne mourra point, mon frère, je
t'assure.
Nos parens mille fois nous ont dit que les
Dieux
Almoient les vœux d'une ame pure.
A Pan, Dieu des Bergers, je vais porter mes
vœux ;
Je lui porte ces fleurs. Oui, d'un regard
propice
Il verra son Autel embellir par ma main.
Et vois-tu là mon cher petit serin ?
Je vais encore au Dieu l'offrir en sacrifice.



MYRTIL.

Attends-moi donc , ma sœur , je reviens à
l'instant ,

Je vais des plus beaux fruits remplir ma pan-
netière ;

Et le petit lapin , que m'a donné ma mère ,
Je veux aussi l'immoler au Dieu Pan.

Il courut , & bientôt il revint auprès d'elle.

Tous deux alors en se donnant la main ,
Tournent leurs pas vers le coteau pro-
chain.

Ils y trouvent le Dieu sous la voûte éternelle
D'un vaste & ténébreux sapin.

Là , s'étant prosternés aux pieds de sa Statue ,
Ils adressent au Dieu leur prière ingénue.

CHLOÉ.

O Pan , nous t'implorons. Daigne nous se-
courir.

Toi qui fais tout , tu fais que notre père
Est , depuis bien des jours , en danger de
mourir.

Je n'ai pas Dieu puissant , de grands dons à
te faire.

Ces fleurs sont tout mon bien , je viens te
les offrir.

Vois ; à tes pieds , je pose ma guirlande.

J'aurois voulu , si j'eusse été plus grande ,
En couronner ton front , en orner tes che-
veux ;

Mais je n'y puis atteindre. Accepte cette
offrande ,

Et rends , Dieu des Bergers , rends mon père
à nos vœux.

M Y R T I L.

Qu'avons-nous fait , hélas ! pour te dé-
plaître ?

Car , en frappant notre malheureux père ,
je le vois bien , c'est nous que tu punis.
Pour t'appaiser , ô Pan , je t'apporte ces
fruits.

Laisse à nos vœux désarmer ta colère.
Tout ce que nous avons , nous le tenons
de toi.

Je t'aurois immolé ma chèvre la plus belle;
 Mais elle est plus forte que moi.
 Quand je serai plus grand, je t'en donne
 ma foi,
 Je t'en offrirai deux à la saison nouvelle.

C H L O É.

Tiens, voici mon oiseau. Vois, pour me
 consoler,
 Les tendres amitiés qu'ils s'empresse à me faire.
 Sur mon cou, sur mon sein, regarde-le
 voler.
 Eh bien! je vais, . . je vais te l'immoler,
 Pour que tu sauves notre père.

M Y R T I L.

Tourne aussi tes regards sur mon petit lapin.
 Vois, je l'appelle, il vient. Il croit qu'à
 l'ordinaire,
 Je voudrais lui donner à manger dans ma
 main;
 Mais non, je vais te l'immoler soudain,
 Pour que tu sauves notre père.

182 LECT. POUR LES ENFANS.

Ses petits bras tremblans l'alloient déjà saisir.

Sa sœur l'imitoit en silence ,

Lorsqu'une voix : „ Aux vœux de l'innocence ,

Les Dieux se laissent attendrir.

Non , ils n'exigent point ces cruels sacrifices.

Gardez , mes chers amis , ce qui fait vos
délices ;

Votre père n'est plus en danger de mourir”.

La santé dès ce jour , fut rendue à Pélage.
Sauvé par ses enfans , ce jour même avec eux ,
Au Dieu conservateur , il courut rendre hom-
mage.

Il vit ses petits fils peupler son héritage ,
Et de ses petits fils vit encor les neveux.

Fin du Recueil.